

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Dans ce numéro :

MON HISTOIRE
AVEC SA MORALITÉ

par PIERRE GALLIEN



PARC DES PRINCES. — FETE FEDERALE DE L'UNION : Les gymnastes de la société « Pro Patria », de Milan, classés seconds au championnat en sections, exécutant un simultané aux anneaux.

la petite semaine

MARDI. — Bon voyage, Marcel !... Marcel Thil est parti pour l'Amérique. Que dis-je ? Il est déjà arrivé. L'ancien matelot à qui manquaient des croisières de service s'est enfin décidé à affronter le grand voyage. Bravo ! Très longtemps on a blagué ou blâmé la prudence excessive du beau-père et manager Alex Taitard. Le beau-père, en fin de compte, a eu raison. Il a mené avec une sagesse peut-être tâtillonne, mais qui s'avère heureuse, la merveilleuse carrière du champion du monde. Il a, certes, pris tous ses risques, mais il les a pris avec prudence. Qu'il eût été grisé par de vaines gloires ou de magnifiques promesses, et sans doute Marcel Thil, sans avoir moins ou plus valu, ne serait-il pas arrivé, dans une ascension aussi graduée et aussi régulière, jusques au sommet. Y serait-il même arrivé s'il était allé promener son ambition outre-Atlantique, où l'on sait si bien dresser des embûches sous vos pas.

Ainsi, Marcel Thil a réussi, chose rare, à obtenir, sans s'être rendu à de périlleuses invitations, la consécration américaine. Et c'est bien le champion du monde incontesté que les Américains reçoivent... et à qui ils vont demander compte de sa prééminence.

La pensée des sportifs de France accompagne Marcel Thil. Chez nous, il était devenu l'idole, mais une idole pour laquelle on ne redoutait pas les fureurs d'un iconoclaste. Ses succès n'étonnaient plus guère. Il était une machine à gagner. L'on se confiait à la régularité de cette machine, aveuglément, comme l'on compte sur la marche parfaite d'un moteur. Et dame, si l'accident s'était produit, on savait bien que le dépannage serait aisé ; on en était tout au moins persuadé.

Mais voilà que Marcel Thil est loin de nous, qu'il est parti, chargé d'une sorte de mission d'ambassadeur. L'éloignement donne plus de prestige à son titre, plus d'éclat à ses actes, donne quelque chose de plus émouvant et de plus solennel à la fois, au culte d'amitié et à l'admiration que lui vouent ses compatriotes sportifs.

Marcel Thil va mettre en jeu son titre de champion du monde, titre qu'il eût pu abandonner, sans la moindre honte, en se retirant d'une carrière sportive longue et bien remplie. Il aurait été l'imbattu et serait, en quelque sorte, demeuré le champion du monde honoraire jusqu'à ses derniers cheveux blancs. Il risque d'être simplement — ce qui n'est pas si mal que ça et ce qui montre qu'on fut crâne — an-

cien champion du monde. Il a bien fait.

Au reste, pourquoi ainsi préjuger une défaite ? Il n'est pas dit que M. Apostoli doive se charger des dépouilles d'Achille ! Marcel en a vu d'autres et a déçu d'autres ambitions. L'exemplaire conduite de sa vie a prolongé sa jeunesse, gardé ses forces intactes. Alors ?

Alors, bon voyage, Marcel ! Bonne

a plus de spectateurs dans les stades, partant, plus de recettes. Et les recettes sont nécessaires aux fédérations, ligues ou clubs, pour organiser d'importantes manifestations.

On ne saurait, certes, se plaindre de ce goût nouveau pour le plein air, pour la belle vie libre du camping ou de l'excursion à la campagne, pour l'exercice que se

font, faire de la culture physique par ordre, comme s'il émanait d'une autorité militaire : une, deux... ou d'une prescription médicale : « ceci sera votre régime ». Le sport, lui, se pratique dans la joie ; il ne peut être une contrainte. On l'aime ou on ne l'aime pas. Si on en fait sans l'aimer, le mot a perdu toute sa signification. Il est évident qu'il faut trouver un remède à la situation actuelle et assurer le recrutement des sportifs. Mais quoi ? Les grands stades loin des villes, à portée de week-end ? Des manifestations en semaine, à des heures nouvelles ? Marcel Oger a fort bien fait de poser la question. Il faudrait que chacun s'interroge... et que quelqu'un trouve une solution.

VENDREDI. — De tous côtés l'on se plaint de la clôture prématurée de la saison cycliste sur route. Le Tour de France, la plus longue épreuve, qui semble la clore — nous trouvons ensuite le Critérium de la Route, le Critérium des As — arrête trop tôt l'activité cycliste. Pourtant, que de beaux jours en août (en dehors des championnats du monde auxquels ne participe qu'une élite réduite), en septembre !... Certes, l'on comprend que les premières courses de la saison passent particulièrement les marques qui possèdent et entretiennent des écuries. On vend des vélos aux beaux jours, jusqu'au début des vacances. Les épreuves automnales apportent un lustre nouveau, mais peu de commandes à la maison victorieuse. Alors, à quoi bon faire des frais ? Mais n'y aurait-il pas un moyen de s'élever au-dessus de ces contingences ? Le cyclisme, sport d'été, devrait aller des derniers frimas aux premiers froids. Le football, sport d'hiver, ne respecte plus que la trêve de la canicule.

SAMEDI. — Une bonne nouvelle : le billard-carambolage et le billard « à poches » vont s'entendre et se conjuguer. C'est la fin d'un schisme. Il y avait un différend avec les Anglais. Il est aplani. Si seulement il s'agissait de rugby !...

DIMANCHE. — Ça ne va pas mieux ! Un désastre aux championnats d'Europe d'aviron. Celui-là après un autre ! Il ne manque pourtant pas d'eau en France ! Et l'on ne saurait, ici, incriminer la pénurie de stades. Si, ça va mieux ! Une magnifique démonstration de gymnastique de l'Union. Voici qui nous fait remonter un peu sur le plan international.

Jean de Lascoumettes.



Alex Taitard, Mme Thil et Marcel Thil, en mer, sur le « Normandie ».

chance ! Et pensez encore que, loin de Grenelle, vous serez le favori d'une foule qui, si souvent, vous acclame.

MERCREDI. — Mon excellent confrère Marcel Oger pose et étudie la question. A savoir si l'on doit, durant les mois de juillet, d'août et de septembre, renoncer aux grandes manifestations sportives ? En effet, les nouvelles et heureuses habitudes données à la jeunesse par l'application des nouvelles lois sociales nous valent, les samedis et dimanches de la belle saison, l'exode à peu près total de la ville. Il n'y

donnent joyeusement tandémistes et cyclistes, marcheurs, canotiers ou alpinistes. C'est autrement salubre que les deux heures hebdomadaires passées inactivement sur les gradins d'un stade.

Pourtant, les loisirs, pour occupés qu'ils soient à s'« aérer », ne sont pas toujours des loisirs sportifs. Ou, du moins, ne sont-ils tels que pour des sportifs. Or, l'on n'a encore rien trouvé de mieux, pour amener des pratiquants au sport, que de leur offrir un spectacle qui les enchante, les tente, suscite les vocations. On peut, en

Un jour, les nageuses égaleront les records masculins sur la plupart des distances

par Lenore KNIGHT,
championne des Etats-Unis
et recordwoman du monde.

La fameuse nageuse américaine Lenore Knight estime qu'un jour les femmes pourront égaler les hommes en natation.

A-t-elle tort, a-t-elle raison ? L'avenir le dira. Mais, pour le moment, les femmes accomplissent des performances sensationnelles. Par exemple, si les règlements le leur permettaient, les Hollandais seraient bien heureux d'avoir, dans leur équipe de relais 4 x 200 m. leurs compatriotes Miss Willy den Ouden et Miss Mastenbroek.

Plus récemment encore, au cours du match France-Belgique qui vient de se dérouler aux Tourelles, n'avons-nous pas vu la jeune Danoise Miss Hueger, âgée de seize ans seulement, couvrir un 400 mètres en 5' 23" ! Il y a six ans, quand Taris réussissait ce temps, on criait au miracle. Et cette autre Danoise, Miss Sorensen, quinze ans, petite, mince, rieuse, qui a fait 3' 2" sur 200 m. brasse. Deux hommes — et encore ! — seulement pourraient la battre en France...

De tous les domaines intellectuels, sportifs ou sociaux dans lesquels la femme est opposée à l'homme, c'est certainement dans celui de la natation que la femme est le plus près de gagner.

Je connais tous les nageurs et toutes les

nageuses du monde. Je puis assurer — et c'est bien facile à prouver — que la courbe de progression des nageuses est plus significative que celle des hommes.

Récemment, à Detroit Swimming Baths, où je nageai au cours d'une fête entièrement féminine, Miss Brownley, secrétaire de Mrs Eleanor Roosevelt, m'assurait que, le jour où une femme battrait un record de natation masculin, l'Association des Femmes Américaines lui ferait un cadeau magnifique... quelque chose comme une rente à vie !...

Eh bien ! je suis sûre que ce cadeau-là, Mrs Roosevelt devra le faire dans moins de temps qu'elle le pense. Il est, en effet, une dizaine de jeunes filles américaines, les Floridas Mermaids, qui sont en train de grouper toutes les jeunes nageuses qui veulent essayer de battre les champions hommes.

A une réunion des Floridas Mermaids, leur « manager », qui n'est autre que Katherin Rawls, me dit en me montrant une dizaine de ses pupilles, toutes des petites filles de huit à onze ans :

— Si elles se relayaient contre toi ou moi, ces gosses de huit ans nous battraient facilement ! Chacune de ces petites filles couvre, en effet, son cinquante yards entre vingt-cinq à trente secondes. Elles sont neuf ainsi qui, à leur âge, battent régulièrement les plus rapides boys des championnats scolaires. Il n'y a aucune raison pour que ça ne continue pas ainsi...

Parmi les Floridas Mermaids, il existe éga-

lement une jeune nageuse de douze ans. Elle tient régulièrement tête à Katherin Rawls sur 100 mètres ! C'est-à-dire qu'elle couvre cette distance en 1' 8" à 1' 9" environ.

A cet âge, aucun garçon des Etats-Unis n'est capable d'une telle performance. D'ailleurs, à mon avis, du point de vue style, les progrès féminins sont beaucoup plus considérables que les progrès masculins.

Comme tous les entraîneurs américains l'ont remarqué, ainsi que Weissmuller et Crabbe, si les femmes sont battues régulièrement par les hommes, ce n'est pas à cause de leur manque de valeur, mais à cause de quelques années de retard qu'elles ont.

D'ici trois ou quatre ans, je pense, certains records féminins seront au niveau des records masculins.

Le style de la femme doit être différent de celui de l'homme

Maintenant, du point de vue technique, il est infiniment plus spectaculaire de voir nager les femmes que les hommes ; sauf pour certaines qui ont cru bon de copier leur style exactement sur celui des hommes.

Non ! le style de la nageuse ne doit pas être pareil à celui de l'homme. La femme doit, d'après sa musculature, avoir son style particulier. Ce que je fais, lors de mes cours de natation, c'est simplement de donner des directives générales. Mais jamais je ne con-

trarierai un style qui vient à éclosion naturellement.

Il y a quelques jours, me trouvant à Cincinnati, j'y rencontrai l'ancien champion de natation Willy Brown. Il me raconta une histoire très amusante : il avait emmené une vingtaine de ses élèves à une grande fête de natation scolaire. A cette fête assistaient de très hautes personnalités, lorsque, à la fin de la réunion, tous les nageurs s'amuserent à faire une farandole à travers la piscine. Plusieurs spectateurs tombèrent à l'eau dont quelques personnalités. L'une de ces dernières, un homme de plus de soixante ans, fut ramené par une petite fille de onze ans... Car, lui, évidemment, il ne savait pas nager !

Sauvetages d'enfants

S'il fallait tenir un bilan des sauvetages faits par des enfants, on serait surpris de voir qu'ils sont presque aussi nombreux que ceux entrepris par des grandes personnes.

Ma petite nièce Betty, qui a neuf ans, a déjà sauvé deux de ses petites amies. Evidemment, ce n'est pas en s'arrêtant à d'aussi petites anecdotes que l'on peut assurer que les femmes arriveront à égaler les hommes dans l'eau ; mais, pour moi, elles signifient quelque chose. Et je veux bien parier qu'à Tokio, il y aura des surprises !

World copyright 1937 by « Presse Actualité » and Match. Reproduction, même partielle, interdite.

ATTENTION A NOTRE NOUVELLE ADRESSE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25, r. d'Aboukir, Paris (2^e) - Turbigo 52-00 et 96-80

Au lieu d'envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant, à chaque commande. Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc.

match

CHEQUE POSTAL : 1627

R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

PARIS, SEINE, SEINE-ET-MARNE ET SEINE-ET-OISE	2 ^e ETRANGER (Tarif A réduit)
1 an : 38 francs — 6 mois : 20 francs	1 an : 63 francs — 6 mois : 32 francs
1 ^{re} FRANCE ET COLONIES	3 ^e ETRANGER (Tarif B normal)
1 an : 46 francs — 6 mois : 24 francs	1 an : 72 francs — 6 mois : 37 francs

Je vivais d'espoirs et Je n'y comptais plus lorsque

MON HISTOIRE AVEC SA MORALITÉ

PAR PIERRE GALLIEN

La gloire est une bien curieuse personne. On lui fait la cour pendant des années, assidûment, sans rien obtenir d'elle. Alors, on s'en lasse. On sent s'éteindre en soi, un beau jour, toutes ses ambitions. A quoi bon insister ? « Elle n'est pas faite pour moi », pense-t-on avec amertume, et on la néglige... Or, c'est à ce moment précis qu'elle accepte de vous faire les yeux doux. Elle vous tend la main... et vous entraîne dans une ronde affolante, à la fin de laquelle on reste étourdi, comme ces valseurs infatigables qui recherchent leur siège pour s'y écrouler quand la musique s'est tue, vaincus par la fatigue.

Je viens de connaître ces heures merveilleuses.

Le Tour de France m'a donné un peu de cette gloire vainement poursuivie. Je n'y comptais plus. Le Tour de France était ma dernière expérience. Si j'échouais, je laissais mon vélo au clou, dans le petit garage de mes parents, à Bry-sur-Marne. J'étais bien décidé. A vingt-six ans, on n'a plus le droit de négliger l'avenir. Il faut regarder la vie bien en face et ne pas faire de rêves inaccessibles. On vit d'espoir à dix-huit ans, à vingt et un ans, mais il arrive un jour où l'on doit prendre ses responsabilités. Ce n'est pas à trente ans qu'un homme doit se mettre au travail, surtout lorsqu'il a eu la vie facile jusque-là. J'ai peut-être des défauts, des qualités aussi, mais si je ne connais guère, ni les premiers, ni les seconds, je sais prendre mes décisions. Pour moi, l'heure de la retraite devait sonner avec le Tour de France. A moins que...

Et pourquoi vous cacherais-je qu'au fond du cœur me restait un vague espoir ? Le Tour de France ne m'effrayait pas. Il ne pouvait m'effrayer parce que course à étapes. Or, celles-ci m'ont toujours convenu. Je récupère facilement d'un jour à l'autre. C'est un don de la nature et je remercie celle-ci aujourd'hui... Je regrettais qu'elle ne m'ait pas donné la puissance d'un Le Grevès pour les épreuves en ligne. Désormais, je ne le déplore plus. Le Tour de France suffit à mon bonheur...

A onze ans, mon premier vélo...

On a fort peu parlé de ma vie, de ma jeunesse.

« Match » me demande de le faire et je n'ai pas refusé, car je suis de ceux qui vivent plus avec leur passé qu'avec l'avenir. Je sais ce que je laisse derrière moi, j'ignore ce qui m'attend. Et je trouve, en regardant en arrière, toutes sortes d'enseignements utiles. Mes souffrances de débutant, par exemple, me recommandent d'être sage, alors que les contrats fructueux se multiplient et que j'arrive à avoir quelques milliers de francs devant moi. Je me rappelle avoir souffert pour économiser quelques sous. Je ne ferai donc jamais le fou, comme beaucoup de mes camarades routiers, maintenant désargentés, parce que la fortune est volage, et qui cherchent, mais en vain, à la saisir à nouveau aux cheveux...

Né à Paris le 19 octobre 1911, de parents parisiens, j'ai été le quatrième garçon de la famille Gallien qui allait, un peu plus tard, s'augmenter d'une fille. Quatre gars, ce n'est

pas facile à nourrir. Surtout lorsqu'ils deviennent grands. Mais chez nous, on s'en tira toujours tant bien que mal, et mes aînés ayant aimé le vélo, à tour de rôle, je reçus une machine à onze ans. Ah ! le premier vélo... Tous les champions en ont parlé avec amour, sinon avec tendresse. Le premier... Je le vois encore : il était bleu, pas neuf, neuf, mais solide, un peu lourd, certes, mais bien roulant. Avec mes frères, j'appris vite à démonter moi-même les roulements, à nettoyer les billes, à les remplacer lorsqu'elles manquaient ; je sus régler une direction, faire sauter des maillons de chaîne, et j'appris même à centrer mes roues. J'ai oublié depuis...

Et, enfourchant ma machine chaque fois que l'occasion m'en était offerte, participant à de longues randonnées avec des camarades de mon âge, je pris goût à la course cycliste. Il y a ainsi des milliers de jeunes gens qui, chaque année, un peu partout en France, ressentent, un beau jour, l'impérieuse envie de courir. Mais il faut avoir l'âge : seize ans, pour sa première licence, et j'attendis impatiemment...

A ma sortie de l'école, je me mis au travail. Je trouvai un emploi à la construction navale, dans l'île de la Jatte, et j'allais travailler en utilisant ma bicyclette comme mode de locomotion, passant par le Bois, le soir, avant de rentrer chez moi, pour m'entraîner un peu. Je n'avais, à l'époque, qu'une bien vague idée de l'entraînement. Je roulais sans programme, au gré de ma fantaisie, et je me faisais parfois plus de mal que de bien. Comme tant d'autres, d'ailleurs, qui n'étaient heureux qu'après s'être essouffés sur dix kilomètres couverts à toute allure.

Ma première victoire

J'entrai au National Cyclo-Club. Pourquoi là plus qu'ailleurs ? Parce que l'un de mes camarades s'y trouvait déjà. Au cours de ma première année de courses, je remportai une victoire : le Prix Aydis. Il n'en fallut pas davantage pour que mes frères fussent persuadés qu'ils tenaient en leur cadet un futur coureur de qualité. Ils m'encouragèrent de leur mieux. Mon matériel s'améliora, l'année suivante et, en qualité de troisième catégorie, je gagnai plusieurs courses. Je pris conscience de mes possibilités. J'étais grand, maigre, fragile aux yeux de certains, mais je me savais solide. Il ne faut jamais se fier à l'aspect extérieur d'un coureur. Seuls les résultats comptent...

Et mes premières victoires m'incitèrent à changer de club. Au National Cyclo-Club, il n'y avait que des débutants. Il me fallait des équipiers, étant désormais licencié troisième catégorie. Je m'inscrivis donc à Rivoli Sportif.

Un mauvais contact

Pour ma première saison au sein de Rivoli Sportif, je jouai de malheur. En effet, au cours d'une épreuve, j'entrai en collision avec un motocycliste. On me releva avec un genou abîmé. Mon année était finie... Et j'en entendis de vertes et de pas mûres en revenant à la maison. Maman était furieuse. Oh ! la belle colère... Et je la comprenais si bien que je ne me défendis que fort mollement. J'étais



Gallien dans la montée du Télégraphe

d'ailleurs très inquiet. Les genoux, chez un coureur cycliste, sont si fragiles, que je me demandai longtemps si je pourrais reprendre du service un jour ou l'autre.

Guerri, je me remis lentement au travail. Au début, ce ne fut pas tout rose. Mon genou me faisait souffrir. Ça ne tournait pas rond... Peu à peu, cependant, le mal disparut, et je repris les courses, l'année d'après, en portant cette fois, les couleurs de l'A. C. B. B. où MM. Gal et Hermet furent pour moi de bon conseil.

Je n'ai toujours eu, en effet, qu'à me louer d'être leur sociétaire, et je suis d'ailleurs resté fidèle à l'A. C. B. B. où j'ai appris sérieusement mon métier de coureur cycliste.

Un an à Remiremont

Volontairement, je passe les menus détails de ma vie.

Je ne veux vous en faire connaître que les faits saillants, ceux qui ont marqué le cours de mon existence, et je crois qu'à ce point de vue, les douze mois passés à Remiremont, dans l'infanterie, sont à retenir.

J'avais emmené un vélo. Au bout de quelques jours, il repartait tout seul à Bry-sur-Marne. On m'avait fait comprendre qu'il était tout à fait inutile d'insister. J'ai envié ceux qui étaient à Joinville, et même les camarades qui pouvaient seulement courir, de-ci de-là. Moi, pendant douze mois, je n'ai pas eu un jour la satisfaction de me remettre en tenue de course. J'en ai beaucoup souffert. Je ne pouvais croire que le vélo m'était à ce point indispensable. J'ai compris, là, combien je l'aimais, et quelles satisfactions il me donnait.

Douze mois dans l'infanterie, sans pouvoir s'adonner à son sport favori, c'est long... Mais tout arrive, même l'heure de la libération et, le lendemain de mon retour à Bry-sur-Marne, je sautai en machine pour une promenade de cinquante kilomètres, sur des routes que je connaissais bien, mais qui me semblaient toutes nouvelles.

Pédaler, quelle joie... J'avais presque oublié...

Avant mené une vie saine et sage dans les Vosges, la forme revint rapidement et je me sentis bientôt aussi à l'aise qu'avant mon départ à la caserne, qui avait été précédé d'une grande victoire, j'allais oublier de vous le dire, dans Paris-Sens, course au cours de laquelle je battis tout le V. C. L., m'étant échappé irrésistiblement dans la côte menant à la ligne d'arrivée. Je ne sais plus très bien comment ça s'est passé, mais je crois me souvenir d'un démarrage puissant qui fit qu'en un instant il n'y eut plus personne derrière moi. Et mes rivaux du V. C. L., battus, descendirent en cours de montée pour n'être pas classés. Je l'ai regretté car, à mon palmarès, il y a un Paris-Sens avec des noms moyens derrière le mien. Or, tous les jeunes les plus en vue, à l'époque, étaient au départ. C'est pourquoi je ne puis résister au désir de le dire...

Sixième du Wolber

A mon retour du régiment, j'ai fait le Wolber. Ma première course à étapes. L'A. C. B. B. avait une bonne équipe, avec Viratelle, qui finit troisième, Grenu et Durin. Pour ma part, j'ai terminé sixième, le Nigois Vietto ayant pris la première place.

Je n'avais jamais vu la montagne, avant de me lancer à l'assaut du col de Diane. C'est là que j'ai senti poindre en moi des qualités de grimpeur. J'avais perdu du temps, au cours des premières étapes, et la montagne me permit de reprendre une partie de mon retard. Plus ça allait, mieux j'étais... Les jours se suivaient sans que je faiblisse, au contraire, alors que mes camarades étaient, l'un après l'autre, marqués par la fatigue.

Sixième, j'étais bon pour le Tour de France. La montagne m'ayant été favorable, je pouvais ma candidature.

Et j'attendis confiant.

Hélas ! Il me fallut déchanter. Les sélectionneurs jugèrent, en effet, que j'étais trop fluide... Je dus m'incliner. Mais j'éprouvai un profond chagrin. Je ne pouvais supposer qu'on me reprocherait un jour d'être du type allongé. Était-ce ma faute ?

De rage, je partis en province. Je participai à plusieurs circuits bien dotés, au départ desquels je retrouvai divers professionnels en renom qui n'avaient pas eu la chance non plus, d'être retenus pour le Tour de France. Je ne fus pas ridicule et je compris qu'il était temps, pour moi, d'abandonner la catégorie des indépendants, pour me lancer dans les courses de professionnels. J'avais l'âge, le désir de bien faire, je demandai à M. Pierrard, à l'époque directeur sportif de « Génial Lucifer » de me prendre au sein de son équipe, ce qu'il fit très volontiers.

Encore mon genou

Alors commença la mauvaise période de ma carrière.

La première course à laquelle je participai, pour « Lucifer » était Paris-Nice. J'avais dit, à M. Pierrard, que les étapes successives me convenaient, que j'étais mieux de jour en jour, et il avait accepté de m'essayer. Lors de la deuxième étape, malheureusement, je cassai mon vélo dans la traversée de Lyon, après avoir effectué une belle cabriole qui finit par une nouvelle blessure au genou, celui-là même que j'avais abîmé quatre ans plus tôt en heurtant un peu violemment un motocycliste.

Je m'en remis mal.

Les courses succédèrent aux courses sans que je réussisse à m'imposer. J'étais désespéré. Heureusement, j'étais alors le compagnon d'entraînement de Raymond Louviot, qui venait d'être champion de France, et qui était à l'apogée de sa carrière. Il me donna mille et un conseils utiles. Il m'emmena même, l'hiver qui suivit, faire du ski avec lui et je revins de la montagne, éclatant de santé.

Je ne devais pas rester chez « Génial Lucifer », et je lui dis mon sort à celui de la maison Helyette, M. Trialoux voulant bien s'occuper de moi et m'aider à sortir de l'ombre, où je ne me plaisais guère. Ce n'est pas que je sois ambitieux. Je jure, sur l'honneur, n'avoir jamais eu la moindre ambition, mais je ne travaillais pas, depuis mon retour du régiment, et j'en avais assez de ne pas ramener d'argent à la maison, et de ne pas aider ma famille qui faisait pour moi de si lourds sacrifices.

L'homme propose, n'est-ce pas, et les événements disposent.

Je ne fis rien de bon. Je ne courus même pas le Wolber que je désirais faire de toutes mes forces, parce que je pensais prendre là

mon élan, et obtenir ma sélection pour le Tour de France.

C'est curieux, mais depuis qu'on m'avait, une première fois, éliminé du Tour, je ne songeais plus qu'à lui. Je récupérais, je grimpais les cols, ma santé était bonne : pourquoi ne me serais-je pas distingué dans le Tour ?

Et puis, je savais mieux que quiconque, de quels plaisirs je me privais et je me disais, dans les moments d'énervement : « Ce n'est vraiment pas la peine de faire son métier sérieusement... »

D'autres, à ma place, n'auraient pas gardé longtemps la ligne de conduite des plus sages que je m'étais tracée. Lorsqu'on se prive des plaisirs de la vie, avec l'assurance d'obtenir une récompense, ce n'est pas dur ; mais lorsqu'on sait parfaitement qu'on n'a rien à espérer, on a grand mérite à ne pas s'écarter d'un pouce du droit chemin. Bigre ! il faut avoir l'âme bien trempée... J'ai été sur la pente, à plusieurs reprises, mais je n'ai jamais glissé. Je vous explique tout ça, moins pour me faire louer, que pour trouver des excuses à ceux qui n'ont pas résisté à la tentation, à ceux qui eussent été de grands champions de la route et qui n'ont pas su, ou n'ont pas pu attendre. Je n'ignore plus, à présent, que l'assiduité au travail est généralement récompensée au moment où l'on s'y attend le moins. Seulement, il faut avoir la foi pour échapper au sort commun aux athlètes qui se laissent gagner par le désespoir. Et encore... car la foi elle-même se perd insensiblement.

Vainqueur du Tour de Roumanie

Ainsi pris-je la décision d'abandonner le sport actif après le Tour de Roumanie, qu'en désespoir de cause je m'en allai disputer, après le Tour de France, avec le pistard Bat et l'Espagnol Figueras, deux charmants camarades, qui étaient avec moi les seuls étrangers engagés. Je partis, plus avec le désir de voir du pays, de faire un beau voyage, que celui de gagner et faire une ample moisson de billets de banque. Pourtant, j'allais vaincre... Le Tour de Roumanie, ça n'a l'air de rien, mais c'est un succès qui, pour moi, a compté, car il m'a donné le goût d'insister, de tenir encore bon pendant une année, une saison.

Pareil voyage mérite qu'on s'y attarde un peu.

Souffrez donc de m'accompagner, durant quelques lignes, en Roumanie.

Je ne vous dirai pas quel est ce pays, quels y sont les mœurs, et je me contenterai de vous avouer, à ce sujet, que j'y ai passé des heures excellentes et que les Roumains furent, pour nous, d'une gentillesse exquise.

Mais la course ? Ne vous amuserait-il pas d'en connaître quelques détails ?

Nous sommes arrivés avec des machines qui firent l'admiration générale, mais qu'on nous déconseilla tout aussitôt.

« Vous ne ferez pas dix kilomètres, avec des roues aussi légères, nous expliqua l'un des organisateurs. Ici les routes ne sont pas aussi belles qu'en France. »

Et nous fumes contraints, Figueras, Bat et moi, d'acheter des pneus ballon. Des roues de 850 grammes...

Bat s'écria :

« Nous v'là de vrais cyclotouristes. »

Il convient d'admettre que c'était exactement cela. Les machines de nos concurrents n'étaient pas ridicules car ceux qui venaient de participer au Tour de France avait ra-

mené des cadres et des accessoires qui leur permirent de se trouver sur un pied d'égalité avec nous en ce qui concerne les bicyclettes. Ils avaient également pris l'habitude de la course, et nous comprimes rapidement qu'il nous faudrait nous employer ferme avec tous ces braves garçons décidés à ne pas se laisser manger à la sauce française.

Entre les soldats

Quelle ne fut pas notre stupéfaction de voir l'itinéraire de la première étape jalonné de soldats portant fusil !

Que se passait-il ? Le soir, à l'étape, je me renseignai.

« Vous comprenez, l'an dernier, parce que les coureurs, en passant, effarouchaient les troupeaux, les paysans nous guettaient derrière les haies, nous jetaient des pierres. »

« On a donc, cette fois, décidé de faire appel à l'armée pour protéger la caravane, et il en sera ainsi tant que les paysans ne seront pas habitués à voir passer le Tour de Roumanie... »

Je connus ainsi la Bessarabie, les Carpates.

La chaleur était épouvantable. Les routes complètement défoncées. Nous labourions la terre...

La nourriture, pour nous, avait été soignée. On n'eut pas à s'en plaindre. Nos adversaires étaient moins bien servis. Mais ils avaient l'habitude...

Dans la montagne, je pris le meilleur sur Grage. Il faut prononcer Guerguatz. Longtemps le Roumain s'accrocha. Je dus, dans les cols, le lui laisser aucun répit, et je terminai mon Tour de Roumanie avec neuf minutes d'avance.

Comme dans le Wolber, j'avais monté. Comme dans le Wolber, j'avais refait mon retard en montagne, avant de prendre le meilleur. Quel dommage, pensai-je, de ne pouvoir faire le Tour de France...

Oh ! ce n'est pas qu'on puisse établir de comparaisons entre le Tour de France et le Tour de Roumanie, mais j'avais tout de même ma petite opinion. A Paris, hélas ! ma victoire n'eut guère de retentissement, et puis c'était en fin de saison. D'ailleurs, je n'éprouvai nullement l'envie de rentrer à Paris. Je restai en Roumanie en qualité de touriste. J'étais invité par divers industriels qui m'avaient suivi et encouragé dans le Tour et qui tenaient absolument à me faire connaître leur patrie. Je ne m'y suis pas refusé. Je n'avais rien d'autre à faire.

Je pouvais m'offrir des vacances, d'autant plus que j'avais gagné une petite fortune : 50.000 lei, ce que j'envoyai à Bry-sur-Marne.

50.000 lei, ça ne vous dit rien ? Eh bien ! une fois le change accompli, il me restait... 5.000 francs...

Mais, par contre, je dus acheter une valise pour ramener mes nombreux objets d'art, qu'il me fallut déballer à toutes les frontières, à mon retour, et en expliquer la provenance aux douaniers, dont quelques-uns furent des plus sceptiques.

Enfin, je revins en France...

F. Gallien

(A suivre.)

(Recueilli par Félix Lévy.)



Gallien dans la montée du Galibier

CYCLISME

LA SAISON DIFFICILE

On répète chaque année que la crise pèse aussi sur les destinées des vélodromes. Il semble que, présentement, leur situation ne soit pas brillante. Celle de pas mal de coureurs, par voie de conséquence, ne l'est guère plus. Tel champion a couru deux fois en un mois ; tel stayer de second plan et d'exigences modestes a couru une fois en trois semaines. Et « à la sortie », comme il dit, il ne reste pas grand'chose, tous frais payés. L'étranger ne donne guère. Le vélodrome de Bruxelles, devant les charges fiscales qui pèsent sur son exploitation, décide de laisser ses portes fermées l'hiver prochain. Le vélodrome de Turin, qui jouait peu, vient d'être la proie des flammes. Ses installations, toutes modernes, ont vécu — et ne renaîtront sans doute pas. En Allemagne, les coureurs français doivent tirer des plans pour rentrer en France avec l'argent qu'ils ont gagné.

En somme, les routiers du Tour étant accaparés pendant quatre à cinq semaines par les vélodromes qui attendent de leur participation à une réunion une recette permettant de boucher quelques trous faits dans le bilan d'exploitation par quelques réunions déficitaires, les vélodromes parisiens n'organisant qu'à bon escient, nos pistards sont assez dépourvus bien que l'été soit venu. Le sport cycliste finira par ne plus nourrir son homme. La concurrence du football, par ailleurs, se fait cruellement sentir dès les premiers jours de l'automne. Si bien que les espérances, pour l'hiver, demeurent assez limitées.

D'autant que les « espoirs » restent éternellement des « espoirs ». Courant rarement, il leur faut gagner leur vie d'abord et s'entraîner ensuite si le temps leur en est laissé. Un Rempelberg, un Perrin sont dans ce cas. Chaillot — on peut le lui dire sans qu'il maudisse les journalistes — a eu son coup de chance. Terreau est bien content d'être champion lui aussi. Il nous disait la semaine dernière qu'il avait perdu quatre ans parce qu'il n'avait pas cru ce que *Match* disait de lui il y a cinq ans lorsqu'il affirmait que la piste le verrait réussir beaucoup mieux que la route. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit un vieil adage. Et Terreau, qui a maintenant un fort intéressant passé, peut songer à un bel avenir. Le prochain championnat du monde peut le rendre plus séduisant encore. Il ne peut pas lui enlever les sérieux espoirs qu'il met en lui les prochaines saisons.

Mais il nous semble que la toute prochaine — et c'est à notre Vélodrome d'Hiver qu'elle est la plus intéressante pour nos coureurs — devrait nous valoir de belles américaines avec leur couronnement normal, les Six Jours. Que l'on dose comme il convient la participation étrangère, que nos coureurs comprennent fort exactement leurs devoirs et ils pourront trouver cet hiver une heureuse compensation aux mécomptes qu'ils auront connus cet été.

René Bierre.

MARSEILLE-LYON

APRÈS le Tour de France, Marseille-Lyon est l'une des courses les plus importantes du calendrier routier.

Tous les ans, on trouve au départ de cette grande épreuve régionale des hommes de valeur et les Belges, notamment, s'intéressent fort à l'épreuve, qu'ils ont déjà fréquemment remportée. Cette fois encore, des athlètes en renom étaient au départ, donné dans les faubourgs de Saint-Antoine peu après le lever du soleil. Et parmi eux Georges Speicher, notre champion de France sur route, désireux de s'entraîner en vue du Championnat du Monde sur route. La course de Speicher fut sage. Longtemps, le porteur du maillot tricolore se tint au cœur du peloton, laissant quelques audacieux s'user dans des échappées prématurées et vouées à l'échec par suite du mistral soufflant avec violence dans la vallée du Rhône.

Dans le dernier tiers du parcours, par contre, Speicher sortit de sa réserve, et c'est sous son impulsion que la course se joua. Il ne resta bientôt plus que neuf hommes avec lui : Louviot, Passat, Bettini et les Belges Vlaeminck, Beckaert, Hardiquet, Hendrickx et Bonduel. Mais il fallut attendre le sprint final pour connaître le vainqueur. Et c'est le Belge Bonduel qui prit le meilleur, battant Speicher de fort peu, d'une roue.

La victoire de Bonduel n'est pas pour nous surprendre. Venant de terminer le Tour de Suisse, Bonduel était en grande forme. Par ailleurs, c'est de loin l'un des meilleurs sprinters de la route, et les Belges vont peut-être regretter de ne pas l'avoir envoyé au Championnat du Monde à la place de Michel D'Hooge.

Speicher a fait mieux qu'on n'espérait. Il était parti dans Marseille-Lyon avec l'intention de s'entraîner. Il n'avait pas d'autres prétentions. Il avait même déclaré, avant de s'élancer dans la vallée du Rhône, qu'il abandonnerait s'il ne se sentait pas en bonne condition. S'il a continué, c'est qu'il est en pleine forme et nous pouvons lui faire confiance pour Copenhague.

Speicher a montré en démarrant sur la fin du parcours qu'il tenait admirablement la distance et sur les trois cents kilomètres de Copenhague il sera un concurrent à surveiller de fort près.

Les régionaux, une fois de plus, ont bien tenu tête aux « as » et les courses de Cassin, Bettini, Bertocco, Slaverio, Almar et Bonafonds ont été très méritoires.

Toujours, d'ailleurs, Marseille-Lyon a marqué la grande valeur des coureurs régionaux et il faut regretter que cette épreuve soit l'une des rares grandes courses sur route qui permettent la décentralisation du cyclisme en France.

Les Belges ont été, dans l'ensemble, les maîtres de la situation, comme l'on s'y attendait, et Vlaeminck, notamment, a justifié son récent succès dans « Toulouse-Paris ». C'est un coureur qui manque peut-être de brio mais qui est un homme sûr et qui doit donner à Ludovic Feuillet d'autres succès, dans l'avenir.

Louviot se retrouve et le « Tour de France » Passat, après avoir gagné le « Grand Prix de Chantilly », a encore montré ses progrès à l'occasion de ce « Marseille-Lyon ».

PARIS-DIEPPE

Depuis plusieurs années, on assiste régulièrement, le 15 août, à Paris-Dieppe, course ouverte aux meilleurs de nos amateurs et indépendants, aux tandémistes, aux vétérans et aux jeunes débutants de l'U. V. F.

On a ainsi quatre courses en une seule, qui nous donne quatre vainqueurs, cinq plutôt, puisque l'épreuve des tandems voit obligatoirement deux triomphateurs.

Au tableau d'honneur du Paris-Dieppe de dimanche, figurent les noms de Frosio, Pieterarents-Legendre, du vétéran Léger et du débutant Pompé, qui finit seul à Dieppe.

La victoire de Frosio ne constitue pas une surprise. Le petit Italien de l'A. S. Roma est un sérieux espoir de la route. A diverses reprises, déjà, nous avions eu l'occasion de signaler ses qualités. Mais Frosio, depuis le début de la saison, n'avait pas eu de chance. Fréquemment, alors qu'il semblait en bonne posture pour l'emporter, il fut arrêté dans son effort par des accidents mécaniques. Il s'est obstiné et il vient, enfin, de triompher de la malchance. C'est à son sprint, très rapide, que Frosio doit sa première place. Il a réussi, en effet, à devancer Le Nizerhy à l'arrivée à Dieppe, et l'on sait que le jeune Levalloisien est l'un des hommes les plus vite à l'emballage.

Le vent a considérablement gêné la marche des coureurs et empêché les échappées sérieuses. C'est pourquoi un peloton compact termina l'épreuve, trois coureurs seulement pouvant être classés. Frosio, Le Nizerhy et Goutorbe, qui termina à une longueur de Frosio, Le Nizerhy ayant succombé d'une roue.

Deux de nos futurs représentants à Copenhague se sont très bien comportés : Coudrain et Lesguillons, en qui nous pouvons avoir pleine confiance pour le championnat du Monde des amateurs.

La course des tandémistes a ressemblé à celle des cyclistes.

En effet, les principaux concurrents, malgré les efforts de Pieterarents-Legendre, notamment, ne parvinrent pas à se distancer.

Rejoints à quelques kilomètres de Dieppe, Pieterarents-Legendre se dévouèrent alors pour leurs camarades de club Girard-Dassé, mais ceux-ci se relevèrent en plein sprint, complètement écoeürés et Pieterarents-Legendre eurent le courage de persévérer pour résister à l'ultime attaque de Berrizi-Auge, qu'on ne supposait pas, au départ, aussi dangereux.

La victoire de Le Calvez dans les Etoiles d'Angoulême

La course en Etoiles d'Angoulême organisée sous le patronage de notre confrère *Paris-Soir*, a pris fin dimanche sur la victoire, généralement prévue, de Léon Le Calvez.

Ayant pris la tête dès les premières étapes, Le Calvez, qui s'est de nouveau montré en belle forme, n'a eu aucune peine à conserver le meilleur, d'autant plus que ses adversaires de l'équipe Helyett abandonnèrent sur l'ordre de leur directeur sportif, André Trialoux, à la suite d'incidents regrettables.

Il ne fallait pourtant pas que Le Calvez ait la moindre faiblesse car il était talonné par le jeune Mallet. Celui-ci fit de son mieux contre Le Calvez mais il ne put, à aucun moment, prendre son rival en défaut d'autant plus que le poulain d'Alcyon était fort bien soutenu par Naisse et Bouttens.

La dernière étape a été remportée par l'Espagnol Demetrio, qui s'est amélioré de jour en jour au cours de ces Etoiles d'Angoulême, et qui va partir en pleine forme au championnat du monde sur route dans lequel il représentera l'Espagne, avec Canardo et Berrendero.

LE CIRCUIT DE L'OUEST

Huit étapes : 1.430 kilomètres

Voulez-vous des Circuits ? On en met partout. Mais voulez-vous connaître le plus intéressant ? Sans contredit, le Circuit de l'Ouest parce qu'il a déjà été couru six fois, qu'on l'a, chaque année, amélioré et qu'il est

devenu la course d'essai des grands « espoirs » routiers. Il y a, pour les jeunes indépendants le Volber II y a pour les futurs « as » le Circuit de l'Ouest. Il est organisé pour la septième fois par l'Ouest-Eclair avec le concours du Véloce Club Rennais et la collaboration des municipalités et des Sociétés sportives locales de la Région de l'Ouest. Tout le monde s'y met pour que soient parfaites les huit étapes, courues du 21 au 29 août.

Un beau, un magnifique parcours qui vous fera descendre, cette année, jusqu'à la Rochelle, terminus de la troisième étape, les deux premières menant de Rennes à Caen et de Caen au Mans. Le Mans-la Rochelle, c'est la plus longue étape, 271 kilomètres. Elle justifie le repos du lendemain à la Rochelle. On remonte vers Rennes par Nantes, puis Lorient, puis Brest, puis Saint-Brieuc.

Les directeurs sportifs qui engagent tous les coureurs français et belges leur paraissant, en fin de saison, mériter d'être sélectionnés pour les grandes épreuves de la saison suivante, les accompagnent toujours. Et toutes les grandes marques et les marques régionales engagent une équipe. Et cela explique notre affirmation que le Circuit de l'Ouest est une des plus belles courses par étapes de l'année, la plus belle sans doute après le Tour de France, quand le Tour de France ne provoque pas de trop ardentes discussions. — R.B.

NOTRE CONCOURS GENERAL DE PRONOSTICS (COURSES CYCLISTES)

1^{er} prix : 3.000 francs en espèces.
M. Salmon DELHOMME, rue Gourdon, Vierzou, qui a désigné six vainqueurs sur sept courses.

2^e prix : 2.000 francs en espèces.
M. René BUCHE, Villefranche-sur-Saône, qui a désigné trois vainqueurs sur sept courses et donné une réponse complètement exacte pour le classement des trois premiers coureurs dans la course « Paris-Lille ».

3^e prix : Les trois lecteurs désignés ci-dessous se partagent le prix de 1.000 francs en espèces pour avoir indiqué trois vainqueurs sur sept courses, soit la somme de 333 francs.
M. Georges Chatouillat, Rozoy-en-Brie ;
Mme Marcelle Caillot, Saint-Ouen ;
M. Joseph Rassicaut, Craponne.

Rappelons que le concours général de pronostics était basé sur les courses suivantes : Paris-Tours, Paris-Lille, Circuit de Paris, Paris-Saint-Etienne, Paris-Rennes, Bordeaux-Paris et le Championnat de France professionnels sur route.



PARIS-DIEPPE. — Le peloton roule compact aux premières heures de la matinée.

Leurs plus durs combats

JOE LOUIS

C'est Adolph Wiater contre qui j'ai eu mon plus dur combat. Adolph Wiater, à cette époque, était une des étoiles montantes de l'Amérique. Né au Wisconsin, d'origine polonaise, après avoir fait le vide dans les rangs des amateurs, il était passé professionnel. Quand je le rencontrai, il n'avait encore jamais été battu.

Moi, je combattais comme professionnel depuis six mois quand je fus opposé à Wiater, le 25 septembre 1934, au Chicago Stadium.

Wiater n'avait rien d'extraordinaire dans sa science de la boxe. C'était un « battant », dur, agressif, un cogneur, aimant la bagarre, toujours prêt à recevoir un coup pour en donner un.

Pendant dix rounds, nous nous battîmes féroce. A la fin, écrasés tous les deux, nous attendîmes la décision. Je gagnai finalement aux points.

Ce Wiater, c'est le type le plus dur que j'aie jamais rencontré. Je m'en souviendrai toujours. Je lui plaçais mes coups les plus sévères et il continuait à me charger, me frappant des deux poings. Je reçus plus d'un coup sur la figure. Dans l'ensemble, si ce fut mon plus pénible combat, le swing le plus dur que j'aie jamais reçu m'a été donné par Alex Borchuck. C'est à Detroit, quelques semaines après le combat contre Wiater, que je rencontrai Borchuck. A la deuxième reprise, il me plaça une formidable droite à la bouche et, pendant un instant, je ne vis plus clair. J'avais l'impression que toutes mes dents avaient été arrachées. Je parvins à surmonter les effets de ce coup, mais je puis vous affirmer que je n'aimerais pas en recevoir un second de ce calibre.

Finalement, je mis Borchuck knock out au quatrième round.

FREDDIE STEELE

C'est à Seattle, le 16 janvier 1933, que j'ai disputé mon plus rude combat. J'avais juste dix-neuf ans à l'époque et je n'avais qu'une seule année d'expérience dans les poids moyens. Léonard Bennett était mon adversaire — un gaillard aussi dur que le plus dur. Il frappe sans arrêt et est doué d'un courage formidable. Je sortais à peine d'une longue maladie qui m'avait tenu huit mois hors du ring ; naturellement, j'étais loin d'être en bonne forme. Mais je me lançai au combat, déterminé à lutter de mon mieux. Dès le premier round, Bennett me décocha un terrible crochet du droit qui me brisa la mâchoire. Cette féclure était douloureuse, mais je continuai à me battre, malgré le sang que j'avais et qui m'écœurait. Bennett me plaçait des crochets du droit et du gauche au corps, m'accrochait avec des coups secs à la tête et, chaque fois, la douleur m'exaspérait les nerfs.



Freddie Steele, de face, dans son combat contre Babe Risko



Joe Louis se fait examiner le cœur

Le combat comportait six rounds. Après les deux premiers, désastreux pour moi, je décidai d'abandonner toute réserve et de me « bagarrer » avec Bennett. Je me rendais compte qu'il ne me servirait à rien de boxer scientifiquement avec ma mâchoire douloureuse et les nausées que je ressentais chaque fois que je recevais un choc. Je combattis Bennett de toutes mes forces, je lui « rentraï dedans » avec des droites et des gauches au corps, véritables coups de marteau ; je perçai littéralement sa défense, encaissant, certes, mais frappant aussi. Dans le dernier round, grâce à mes efforts désespérés, sous un feu roulant de coups, je parvins à mettre Bennett en triste posture, il dut s'accrocher à moi pour éviter d'être mis knock out. Finalement, j'enlevai la victoire.

Je m'évanouis immédiatement après le combat et dus être transporté aussitôt à l'hôpital.

Jamais je ne me suis trouvé dans des affres plus pénibles !

MAX SCHMELING

Aucun de mes combats, à la vérité, n'a été aussi franchement dur. Cependant, mon plus pénible fut contre Young Stribbling, en 1931, et cela est dû aux curieuses méthodes de cet adversaire.

J'avais toujours entendu dire que c'était un boxeur très rusé ; pourtant, il me surprit à la première reprise par un barrage soudain de coups qui me fit perdre, un instant, l'usage de mon œil gauche, car il y avait enfoncé son pouce. Je ne sais s'il l'avait fait exprès, mais, pendant quelques instants, je fus désavantagé.

Je m'efforçais de le tenir à distance, plaçant des crochets très secs à chaque ouverture, mais il s'arrangeait toujours pour obtenir le combat de près et pour me paralyser le bras. Il me tenait, me bousculait, me faisait perdre l'équilibre et me plaçait de solides coups au corps. Moi, à demi aveuglé, j'essayais de le frapper tant bien que mal à travers le fouillis inextricable de ses bras.

Pendant cinq rounds, il eut le dessus, me mystifiant dans les corps à corps et m'empêchant de lui faire mal. Mais, pendant la sixième reprise, ma vue se rétablit et, bien



Max Schmeling, bûcheron

qu'il maintint une défense gênante, je parvins à le surclasser. Je le visai à l'estomac et lui plaçai droite sur gauche, l'affaiblissant. Durant les cinq rounds suivants, je lui assenai de rudes coups au corps sans recevoir un seul coup douloureux. Quand il se trouva assez épuisé, je changeai de tactique et le frappai à la tête. Je l'ébranlai sérieusement en lui portant des crochets qu'il n'avait plus la force d'esquiver. Je le transformai alors en punching-ball, utilisant sur lui tout mon répertoire, sans prendre garde aux coups qu'il me décochait.

Au quinzième round, alors qu'il ne restait plus que quelques secondes de combat, mon

adversaire était dans un tel état que l'arbitre arrêta le match.

Quand la bataille prit fin, bien qu'en réalité il ne m'ait jamais fait mal, j'avais conscience d'avoir combattu contre un des boxeurs les plus rusés du ring.

JAMES J. BRADDOCK

Vous souvenez-vous d'un certain Joe Monte, l'homme aux poings d'acier ? Moi, je m'en souviens. J'ai soutenu, contre lui, le combat le plus dur de toute ma carrière. J'ai gardé les marques de cette bataille pendant plusieurs jours sur mon corps, sans parler de la douleur. Il y a longtemps de cela. C'était à Madison Square Garden. Je ne combattais que depuis peu dans le rang des professionnels et, à cette époque, je n'avais pas une gauche aussi fameuse que par la suite.

Pendant les cinq premiers rounds, ce fut seulement un excellent combat, rapide. Monte ne se souciait pas de tactiques recherchées. Il était du type « cogneur ».

Il me martelait le corps des deux poings, me plaçant dans les côtes des crochets du gauche rapides et des coups qui perçaient ma garde, me faisant excessivement mal et me laissant l'estomac et les reins tout rouges.

Contre ses attaques, j'employais un bon « jab » du gauche et un crochet du droit très sec que je plaçai plus d'une fois sur sa mâ-



choire offerte. Puis, au sixième round, je le frappai avec une formidable droite plongeante qui le toucha à la tempe et l'abattit pour 9 secondes.

Dès que ce coup arriva à bon port, je sentis une douleur aiguë qui me traversa la main. Au repos, je découvris que mon quatrième métacarpe était fracturé. Pendant toute la fin du combat, je ne pus me servir que de mon gauche, avec lequel je martelai Monte, tantôt à la figure, tantôt au corps.

Au dixième round, avant le coup de gong final, Monte me plaça une droite formidable sur l'oreille. J'eus la nette impression que tous les lustres me tombaient dessus. Le coup avait fait pression sur le tambour de mon oreille. Je me trouvai « groggy » sous l'influence de ce choc. Je lui avais quand même livré un dur combat, malgré le handicap de ma main droite abîmée. Quand la décision fut annoncée, je me rendis compte que j'avais réussi à obtenir le match nul grâce à ma tactique agressive.



Freddie Miller



Jim Londos à l'entraînement

FREDDIE MILLER

Je me souviens de mon voyage en Europe, au cours duquel j'ai eu à défendre mon titre contre les champions d'Angleterre, de France, d'Ecosse, d'Espagne, de Panama, d'Italie, et je ne peux m'empêcher de penser que j'ai une certaine chance de l'avoir conservé.

Je vous dirai franchement que le combat le plus pénible de toute ma carrière, je l'ai livré contre le Français Maurice Holtzer, le 11 février 1936. Je venais de battre François Machtens à Bruxelles et je devais, d'après mon programme, défendre mes lauriers contre Girones, champion d'Espagne, à Barcelone, le 17 du même mois.

Je peux, sans hésitation, affirmer que c'est dans ce combat que j'ai eu la surprise la plus grande de ma vie. J'avais indiscutablement besoin, avant ma rencontre avec Girones, d'une mise au point ; Holtzer me donna plus que cela, ce fut plus qu'un combat d'essai !

Au tout premier round, il se précipita sur moi comme un forcené. Je fis ce que je pus pour l'arrêter en le bombardant de ma droite — vous savez que je suis gaucher. Je lui plaçai alternativement des « jabs » à la figure et des crochets du gauche terrifiants à la mâchoire. Mais Holtzer encaissait sans sourciller et, au contraire, me chargeait constamment, me plaçant des coups très durs à la tête et au corps, des deux mains !

Dérouté par cette tactique, je ne pouvais user de mes moyens habituels. Au sixième round, un crochet du gauche fendit l'arcade sourcilière du Français ; l'arbitre voulut arrêter le combat, Holtzer refusa. Il devint même de plus en plus agressif, frappant de plus en plus fort, atteignant souvent le but. Jamais je n'ai vu un homme aussi endurant et plein de vitalité !

Un œil voilé par le sang, Holtzer continua le combat avec rage et, finalement, enleva la décision. Je conviens qu'il l'avait bien méritée !

Ce combat fut pour moi un si bon entraînement que, six jours plus tard, je mettais Girones knock out à la première reprise.

L'imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 98-100, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : RAYMOND DERRIGES.

JIM LONDOS

Un beau jour que je passais à Brandon, en Oregon, je fus surpris de voir la petite ville en effervescence. Ce jour-là, en effet, une compétition annuelle et peu commune avait lieu sur une péniche amarrée à 150 mètres de la rive du lac voisin.

J'étais jeune débutant alors, je devais disputer un combat contre un homme renommé, mais quand le promoteur de ce combat me demanda si je voulais prendre part à la « petite partie de sport » qui devait se dérouler sur la péniche, j'acceptai immédiatement.

Voilà ce dont il s'agissait : une centaine de « durs à cuire » de tout gabarit devaient être parqués face à face sur le pont, et le dernier qui restait à bord devait être proclamé vainqueur. Le shérif du comté était à la fois juge et arbitre et nous étions alignés 50 contre 50.

Je me trouvais en face d'un gigantesque Suédois qui grimaçait en me regardant ; c'était le vainqueur de l'année précédente. Le coup de sifflet donnant le signal du départ retentit et le Suédois se précipita sur moi ; je sautai de côté et, abattant mon bras en revers sur son cou, je le précipitai à l'eau. C'était le premier qui tâta de la température du lac...

A ce moment, la bataille faisait rage vers le centre du pont ; plus d'une fois, je me trouvai en face d'hommes aux prises, essayant mutuellement de s'étouffer ou de se précipiter à l'eau. Je m'approchai par derrière et balançai les antagonistes par-dessus bord. Toujours ça de moins !

Finalement, je me trouvai seul sur le pont avec un homme à la stature impressionnante. Il me regardait exactement comme s'il avait voulu me dévorer !... Je me dirigeai vers le bord de la péniche. « Si je dois aller à la flotte, mon petit, grinça-t-il entre ses dents, tu viendras avec moi. »

La foule trépidait et hurlait... Je réussis à lui placer une « clé au cou » et me mis à le faire tourner. Je savais qu'il allait y aller, cette fois, mais je fus sérieusement ennuyé quand je sentis que ses doigts s'agrippaient à une des jambes de ma combinaison de mécano que j'avais revêtue pour l'occasion. Dans un effort brutal, je le balançai une bonne fois ; il passa par-dessus bord et, tandis qu'il surplombait l'eau, je redressai ma jambe. Il m'arracha la moitié de mon pantalon et tomba à l'eau avec ce morceau de toile serré dans les mains.

TONY CANZONERI

C'est contre Bud Taylor que j'ai soutenu le combat le plus dur. Il est devenu, depuis, un de mes meilleurs amis, d'ailleurs. Mais, tandis que nous étions en train de nous casser la figure, sur le ring, à Chicago, en 1927, on aurait pu croire que nous étions des ennemis d'enfance.

Nous bondîmes hors de nos coins en nous lançant de larges swings et seulement nous interrompait chaque coup de gong. On faisait une moyenne de 130 à l'heure avec Taylor, qui me plaçait des crochets du gauche foudroyants au corps et qui doublait avec des droites en pleine tête. Je le frappai moi-même avec plus d'un bon gauche et d'une bonne droite, mais ni l'un ni l'autre ne semblait capable de faire une impression sur l'adversaire.

Au début du cinquième round, toute la foule était debout sur les banquettes, vociférant, tandis que, en plein centre du ring, nous continuions à nous assener de véritables coups de marteau au corps, à la tête, avançant et reculant tour à tour, échangeant

des coups sans prendre la peine de les bloquer. Et vous pouvez m'en croire, ce Taylor frappait fort. Il frappait même si bien que bientôt mes côtes et mes reins furent semblables à du beefsteak saignant !

Quelques-uns de ses coups me paralysèrent presque, mais je n'interrompais pas mes charges, l'ébranlant avec des droites à la mâchoire. Après le neuvième round, Taylor alla à son coin, s'assit pour se relever immédiatement ; je ne sais s'il voulait arranger sa culotte ou changer son escabeau de place, mais, impatient de continuer la lutte, je me précipitai sur le centre du ring. Taylor m'y suivit. Nous nous observions comme deux tigers, prêts à bondir. L'arbitre nous séparait discrètement.

Dès que le coup de gong retentit, nous nous lançâmes l'un sur l'autre, roulant en avant, en arrière, sous les swings. Je finis par fermer l'œil gauche de Taylor à force de le viser. Alors le corps devint mon objectif.

Le combat se termina par un match nul. Pendant deux jours, j'ai dû bassiner mes côtes pour les soulager, à la suite des coups de Taylor. Ce fut un combat glorieux.

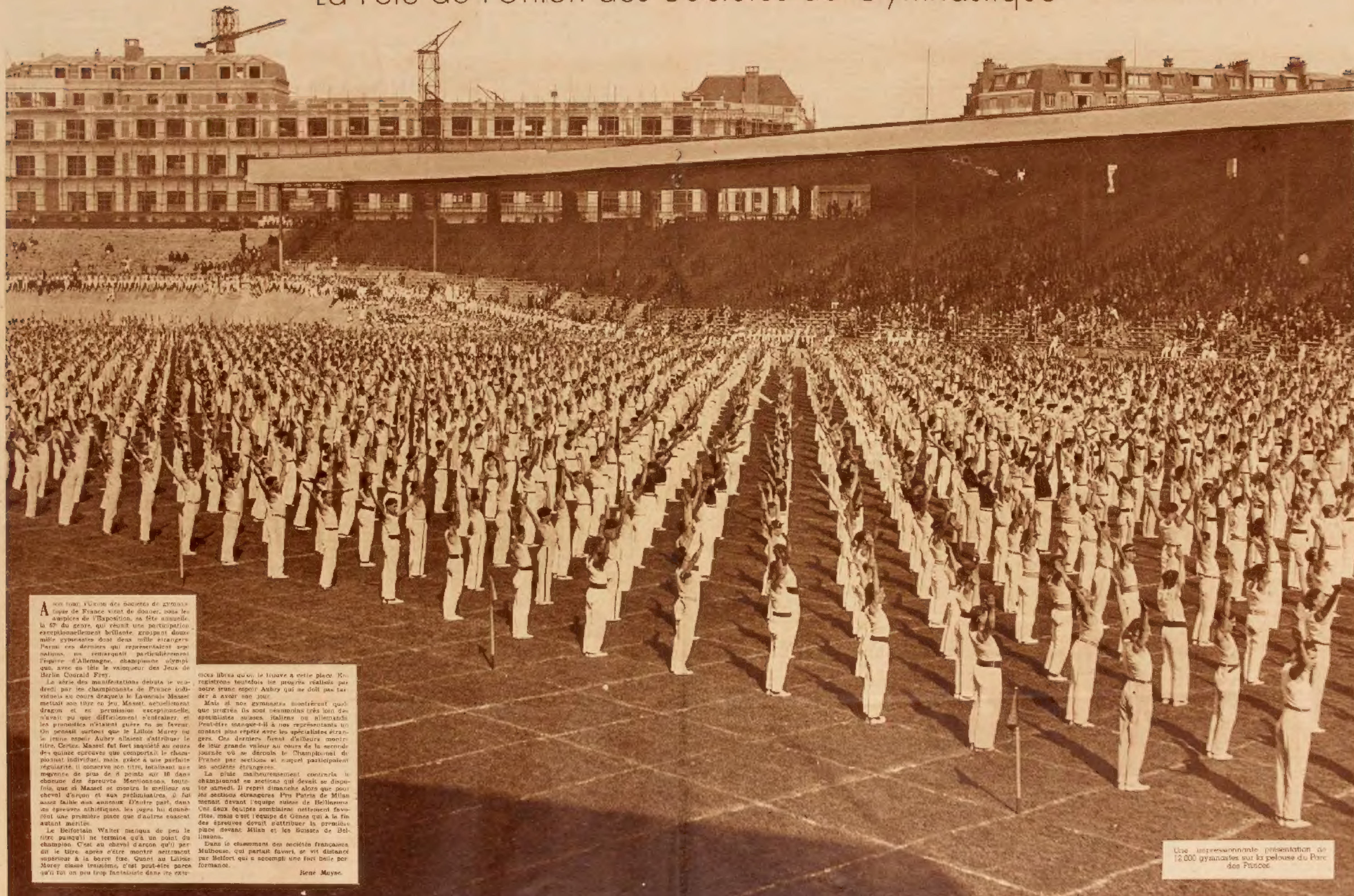
A notre rencontre suivante, j'ai battu Taylor.



Tony Canzoneri, madame et bébé

Copyright by Trait d'Union Press and Match.
Reproduction même partielle interdite. Droits réservés.

La Fête de l'Union des Sociétés de Gymnastique



A son tour, l'Union des Sociétés de gymnastique de France vient de donner, sous les auspices de l'Exposition, sa fête annuelle, la 67^e du genre, qui réunit une participation exceptionnellement brillante groupant douze mille gymnastes dont deux mille étrangers. Parmi ces derniers qui représentaient sept nations, on remarquait particulièrement l'équipe d'Allemagne, championne olympique, avec en tête le vainqueur des Jeux de Berlin Conrad Frey.

La série des manifestations débute le vendredi par les championnats de France individuels au cours desquels le Lannois Masset mettait son titre en jeu. Masset, actuellement dragon et en permission exceptionnelle, n'avait pu que difficilement s'entraîner et les pronostics n'étaient guère en sa faveur. On pensait surtout que le Lillois Morey ou le jeune espoir Aubry allaient s'attribuer le titre. Certes, Masset fut fort inquiété au cours des quinze épreuves qui comportaient le championnat individuel mais grâce à une parfaite régularité, il conserva son titre, totalisant une moyenne de plus de 4 points sur 10 dans chacune des épreuves. Mentionnons, toutefois, que si Masset se montra le meilleur au cheval d'arçon et aux préliminaires, il fut assez faible aux autres. D'autre part, dans les épreuves athlétiques, les juges lui décernèrent une première place que d'autres eussent autant méritée.

Le Belfortain Walter parvint de peu le titre puisqu'il ne termina qu'à un point du champion. C'est au cheval d'arçon qu'il perdit le titre après s'être montré nettement supérieur à la barre fixe. Quant au Lillois Morey classé troisième, c'est peut-être parce qu'il fut un peu trop impatient dans ses ex-

écutions libres qu'on le trouve à cette place. Enregistrons toutefois les progrès réalisés par notre jeune espoir Aubry qui ne doit pas tarder à avoir son jour.

Mais si nos gymnastes montrèrent quelque progrès, ils sont néanmoins très loin des spécialistes suisses, italiens ou allemands. Peut-être manque-t-il à nos représentants un contact plus répété avec les spécialistes étrangers. Ces derniers furent d'ailleurs montra de leur grande valeur au cours de la seconde journée où se déroula le Championnat de France par sections et auquel participaient les sociétés étrangères.

La pluie malheureusement contraria le championnat en sections qui devait se disputer samedi. Il reprit dimanche alors que pour les sections étrangères l'Pro Patria de Milan menait devant l'équipe suisse de Bellinzona. Ces deux équipes semblaient nettement favorites, mais c'est l'équipe de Gènes qui à la fin des épreuves devait s'attribuer la première place devant Milan et les Suisses de Bellinzona.

Dans le classement des sociétés françaises, Mulhouse, qui partait favori, se vit distancer par Belfort qui a accompli une fort belle performance.

Henri Mayne.

Cette impressionnante présentation de 12.000 gymnastes sur la pelouse du Parc des Fossés.

La saison de football 1937-1938 va s'ouvrir

Dimanche, les trois coups

Quelques jours de patience et l'amateur de football pourra reprendre, chaque semaine, son pèlerinage dominical vers les stades. C'est dimanche l'ouverture officielle des championnats de France professionnels.

L'autre semaine, Strasbourg et Sochaux, opposant leurs forces comme ils l'avaient fait trois mois plus tôt en finale de Coupe, avaient ouvert le feu et provoqué, peut-on dire, une réouverture solennelle, puisque le Président de la République était présent et qu'il a pour ainsi dire « ouvert » la saison nouvelle comme il avait clos, le 9 juin, l'ancienne.

Dimanche, tandis que l'Olympique de Marseille, champion de France, est allé matcher au Heysel contre le champion de Belgique, le Daring, la majorité des clubs autorisés ont effectué leurs dernières manœuvres, leurs derniers entraînements avant l'entrée en lice — Rouen, Sochaux, le Racing et Sète participant à cet annuel tournoi de vedettes que Trouville-Deauville organise chaque année pour l'Assomption.

Dans quelques jours, donc, premiers combats. Tous les clubs de division nationale seront sur pied à cette occasion. Et déjà des matches à sensation auront lieu, tels que Sète-Racing, Lens-Marseille, Roubaix-Rouen, Red Star-Excelsior, Metz-Lille...

La division II, elle aussi, entrera en lice, mais seulement dans deux de ses groupes. Avant d'entrer plus dans le détail, voyons quelle est la nouvelle organisation de cette division que les dirigeants fédéraux ont eu tant de mal à mettre sur pied.

Un dilemme se posait, il y a deux mois : « Comment organiser le championnat, étant donné que 28 clubs avaient envoyé leur adhésion et réclamaient d'y participer ; étant donné aussi que la majorité des anciens étaient partisans d'organiser seulement une poule nationale ? »

Il était impossible d'opposer tous ces clubs les uns aux autres par des matches aller et retour, puisque cela eût demandé 54 dimanches. Il fallait donc provoquer une élimination. Voici comment on s'y est pris :

Le territoire français a été divisé en quatre régions : Nord, Sud, Est, Ouest. Sept clubs ont figuré dans chacune de ces groupes. Une compétition au premier degré a été décidée entre eux par matches aller et retour. En douze dimanches, elle aura pris fin. Ensuite de quoi les quatre premiers de chaque groupe disputeront le championnat national, qui nécessitera 30 dimanches. 30 plus 12 égale 42 : trouver quarante-deux dates, ce n'est déjà pas si commode. Mais c'est possible. Tandis que

trouver 54 dimanches dans une année qui ne compte que 52 semaines...

Dans le même temps, les trois derniers de chaque groupe seront admis, eux aussi, à disputer un championnat de classement à la fin duquel les quatre meilleurs placés seront désignés pour former, avec les seize autres, la division II de la saison 1938-1939.

Pour l'instant, nous intéressent donc spécialement les quatre poules. Dans le groupe Nord figurent Tourcoing, Boulogne, Arras, Dunkerque, Calais et Hautmont. Dans le groupe Ouest : Rennes, Dieppe, le C.A.P., Caen, Le Havre et Pontoise, à moins que ce dernier club ne renonce, ce que laissait entendre récemment l'un de ses dirigeants, mais ce qui n'est nullement officiel. Dans le groupe Est : Mulhouse, Charleville, Reims, Colmar, Nancy, Troyes et Longwy. Enfin, dans le groupe Sud : Saint-Etienne, Nice, Alès, Nîmes, Montpellier, Toulouse et les Girondins de Bordeaux, champion de France amateurs 1937. Seuls, les groupes Est et Sud ouvriront le feu dès dimanche. Pour les gens du Nord et de l'Ouest, l'ouverture est remise au 29.

Ceci dit, quels ont été les efforts des clubs de division II ? Comment se sont-ils renforcés ? Quels ont été, chez eux, les transferts les plus marquants ?

Mulhouse, qui est descendu de première en seconde division, a fait confiance à des hommes jeunes et en majorité neufs. Mais qu'on ne s'y trompe pas, des inters tels que Parmegiani et Karrer sont des footballeurs de classe ; Pieffert, un demi-centre qui connaît son métier, et Motschmann, un leader d'attaque de réelle valeur.

Charleville a songé essentiellement à rendre sa ligne d'avants efficace. Il paraît qu'il y a fort bien réussi, puisque Vastag, dans les deux premiers matches d'entraînement qui se sont déroulés, a réussi à marquer 11 buts à lui seul. Par ailleurs, Lehner et Mayer vont renforcer sa défense.

Longwy, qui a lâché beaucoup d'éléments de la saison passée, a mis sur pied une équipe en grande partie neuve et qu'il faudra voir à l'œuvre.

Reims a acquis Kalmar, Finot, un jeune Autrichien, Toth, qui est, paraît-il, une véritable révélation au poste de demi-centre. Enfin, l'on dit que le fameux Backuys, avant-centre de l'équipe nationale hollandaise, viendrait possiblement diriger l'attaque. Mais bien des gens en doutent.

Nancy pense s'être largement amélioré en faisant appel à Wana, Klein, Woerth, Roviglione et Toegel.

Troyes bénéficiera du concours nouveau de l'ex-Alésien Lorcerie et de l'international suisse Guinchard.

A Colmar, l'équipe vient d'être formée de toutes pièces. Collet, Boccon, l'Argentin Tel-léchéa, qui était à Sochaux, et le remarquable attaquant autrichien Zop en sont les éléments les plus connus.

Dans le Sud, deux équipes inédites porteront les couleurs de Toulouse et de Nîmes. A Toulouse, une majorité de footballeurs anciennement à Sète s'est fixée, ainsi que Roux, jusqu'alors gardien de but réserve du Racing et qui méritait beaucoup mieux, après avoir été, des années durant, le brillant goal keeper de Cannes. A Nîmes, on a fait appel à des anciens, tels Ward, et à des jeunes.

Saint-Etienne, qui, depuis trois saisons, n'a décidément pas de chance, puisqu'il échoue chaque année au port et ne monte pas en première division, croit avoir trouvé l'homme qui lui manquait en la personne du demi-centre autrichien Herrmann. C'est Favier, l'ancien goal keeper de Boulogne, précédemment au Red Star, qui gardera ses buts.

Nice, dont la fin de saison fut remarquable et qui conserve Zamora dans les buts, aura, dans sa ligne d'attaque, auprès du fameux Samitier, Alcazar.

Alès, qui sera désormais entraîné par Dedieu, a vu l'ex-international suisse Kramer revenir dans le Gard.

Montpellier semble avoir mis sur pied une équipe de premier ordre dont le demi-centre Sefelin sera la cheville ouvrière.

Quant aux Girondins, l'équipe qui leur permit d'être champions de France a été conservée en majorité. Si de nouveaux éléments sont acquis, ce seront vraisemblablement des joueurs espagnols et l'entraîneur Benito Diaz, ex-international de l'autre côté des Pyrénées, est là pour mettre l'ensemble au point.

Voyons brièvement, maintenant, les renforts des équipes du Nord et de l'Ouest qui n'entre-tient en lice que dans une huitaine. Nous ne parlerons que des choses les plus marquantes en disant que Tourcoing a vu revenir à lui bien de ses anciens joueurs et s'en réjouit ; que les Maritimes se sont équipés sans grand bruit, mais présenteront, comme à l'accoutumée, de solides équipes ; qu'Arras est déjà en forme ; que Hautmont a confié ses destinées à l'entraîneur Demey, qui réussit si bien à Valenciennes ; que Rennes a effectué un sprint impressionnant pour être prêt à temps et a acquis le Messin Hanké, les Montpelliérains Ebner et Bonnet. Deux équipes du groupe Ouest semblent s'être particulièrement renforcées : le Havre et le C.A.P.

Le Havre va disposer, en plus de ses éléments de la saison passée, de deux internationaux suisses : le gardien de but Schlegel et l'avant-centre Frigerio, et de l'intérieur Wita, qui vient des Grasshoppers de Zurich. Il a acquis également le bouillant arrière Bernardi, anciennement à Antibes, puis à Excelsior. Quant au C.A.P., il a acquis l'intérieur nord-africain Malvy, dont on s'apercevra demain qu'il est l'un des meilleurs défenseurs français ; les demis alle Schuster, qui vient du Racing, et Cardon, d'Amiens ; l'inter yougoslave Becic ; l'Anglais Mac Farlane et peut-être bien deux footballeurs uruguayens que Finamore, de retour de Montevideo, recommande particulièrement.

Ainsi, « grosso modo », avons-nous fait une rapide revue, non des effectifs, mais des renforts que se sont donnés nos grands clubs. Et maintenant, vogue la galère.

Nous serions toutefois incomplets si nous ne disions un mot d'abord des progrès de masse du football français, ensuite du calendrier international de la saison.

Les progrès continus de notre beau jeu de ballon rond, Henry Delaunay les a exprimés dans le rapport moral qui est lu chaque année au Conseil national du mois de juillet. Je me borne à citer les principaux chiffres. Le nombre des clubs est de 5.661, en augmentation de 221. Le nombre des joueurs licenciés atteint actuellement 162.467. Le nombre des stades est maintenant de 911. A quand le millier ? Quant au nombre des spectateurs du championnat professionnel, il représente une masse de 2.254.704.

Tout augmente, même le succès du football.

Côté international, six matches sont en voie d'organisation. La Suisse viendra jouer le 17 octobre à Paris. L'équipe de France se rendra en Hollande le 31 octobre. L'Italie sera notre hôte le 5 décembre ; la Belgique le 30 janvier ; l'Autriche le 24 mars et une association britannique courant mai.

Après quoi s'ouvrira la Coupe du Monde — troisième du nom — cette Coupe du Monde qui, disputée à Montevideo en 1930, fut alors gagnée par l'Uruguay, et qui, jouée sur les stades transalpins en 1934, revint à l'Italie. Peut-on penser que la France, organisatrice de la troisième compétition, se l'attribuera à son tour, comme les précédents organisateurs ?

Ne soyons pas fous. Ayons seulement confiance, car le football français vaut mieux que ses résultats internationaux de la saison passée.

Marcel Rossini.

Nowina ne pouvait résister à Jim Londos

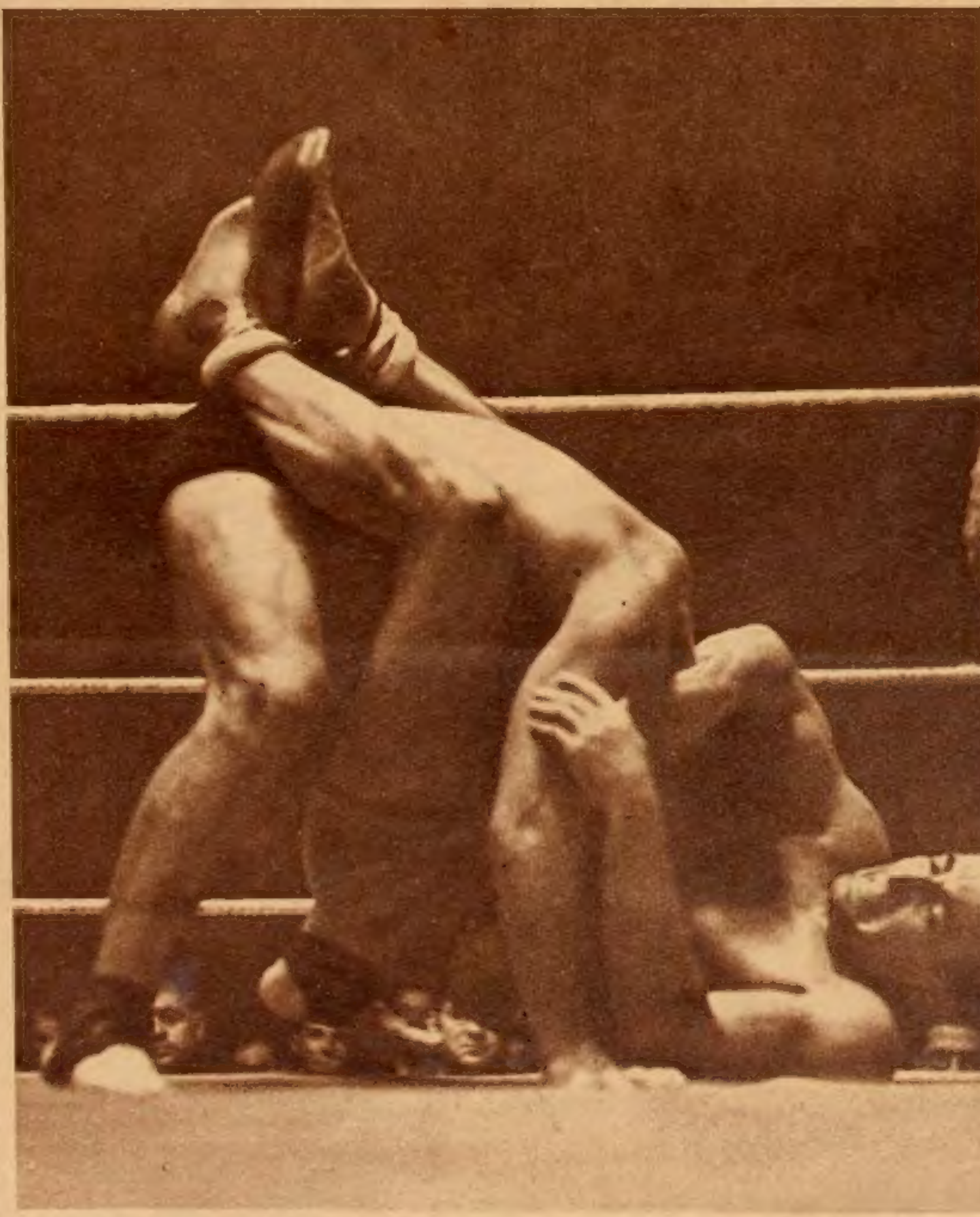
Nous avons vu combattre à Paris des rois du tapis, tels Stranger Lewis, Don George, Henri Deglane, Koloff, Al. Ferreira, etc., dont quelques-uns avaient détenu le titre de champion du monde. Il manquait aux Parisiens de voir à l'œuvre le Grec Jim Londos, dont la réputation avait depuis longtemps franchi les mers. Maintes fois annoncée, mais toujours différée, la venue en France du fameux Grec put être effective à l'occasion du tournoi organisé sous les auspices de l'Exposition. Au Grand Palais, Jim Londos fit ses débuts parisiens en mettant en jeu son titre de champion du monde devant le Polonais Nowina qui s'était qualifié huit jours auparavant en battant le Russo-Américain Masciejewski.

Jim Londos a triomphé, mais le résultat enregistré fut encore plus probant qu'on n'eût pu l'espérer. Londos lutta correctement et fit montre surtout d'une puissance extraordinaire. Peut-être le Grec ne se montra-t-il pas extrêmement batailleur, donnant surtout l'impression qu'il n'aimait guère les coups. Son métier, son art du catch lui permirent de mener le combat à sa guise ; on sentait la classe supérieure de Londos à sa façon de se dégager et de ne donner aucune prise à l'attaque de son adversaire. Ce fut par contre l'erreur de Nowina qui beaucoup plus grand se faisait toujours surprendre par le champion du monde.

On escomptait que Nowina beaucoup plus souple et plus jeune allait prendre de vitesse l'enfant d'Athènes. Du début jusqu'à la fin, Londos domina son adversaire qui n'eut qu'à de rares moments l'avantage. Le Grec exécuta une série de ciseaux de jambes, de colliers de tête et de ciseaux de corps qui usèrent complètement le Polonais. Après une demi-heure de combat, Nowina sentit la fatigue l'envahir et manifestement dut subir toutes les prises que lui imposait Londos qui triompha d'ailleurs à la 43^e minute par un enfourchement de la plus belle facture.

Nowina était complètement groggy lorsque sonna le gong de la seconde manche ; il n'avait pu récupérer et il ne fallut pas plus d'une minute à Jim Londos pour en triompher à la suite de deux enfourchements successifs.

Si Londos a prouvé qu'il était un grand champion, s'il a démontré qu'il connaissait toutes les finesses de son métier, qu'il était d'une puissance et d'une endurance remarquables, on doit toutefois reconnaître que Nowina n'était pas l'adversaire qui pouvait mettre en défaut un homme de la qualité du vainqueur d'O'Mahoney et Shikat. Nous reverrons d'ailleurs cette saison Londos à Paris opposé à



GRAND PALAIS. — Match Londos-Nowina : Malgré un ciseau de jambes en tête que lui porte le Polonais, Jim Londos, bien campé sur ses jambes, va maintenir Nowina à terre.

Koloff et à Deglane, on comprendra beaucoup mieux à ce moment le titre de championnat du monde qui marquait le dernier combat, et on peut être certain que la tâche du Grec ne sera pas aussi facile. Il n'en reste pas moins que pour les initiés, Jim Londos a donné une véritable leçon de catch où il affirma des qualités indiscutables.

Les rencontres qui encadraient ce championnat du monde se terminèrent en général par des matches nuls. C'est ainsi que Poizat-Mollet, Ulsemer devant Pouveroux et Kwariani devant Fullaondo furent renvoyés dos à dos. Cette dernière rencontre toutefois donna lieu à un match très serré et les juges ne se montrèrent guère charitables vis-à-vis du Russe qui avait nettement pris l'avantage et marqué un nombre de points suffisant pour obtenir la décision.

L'ex-champion du monde de force Ernest Cadine semble vouloir persévérer dans la bonne voie. Usant avec à-propos de sa poigne extraordinaire, le Dyonisien imposa sa lutte à l'Allemand Kempin qu'il battit en moins de 10 minutes par une ceinture avant que n'aurait pas désavoué Charles Rigoulot et qui semble être la spécialité des ex-leveurs de fonte. Naville aujourd'hui plus étoffé et en très nets progrès fit un très beau combat en face du lourd Van Coppennelle avec qui il réussit match nul. L'ex-champion de Paris de boxe est à suivre et doit prochainement jouer les premiers rôles.

René Moysé.

Le football a donné sa première à Deauville



LE TOURNOI DE TROUVILLE-DEAUVILLE s'est ouvert samedi et a permis au F.C. Sochaux, vainqueur de la Coupe 1937, et au Racing, ex-champion et détenteur de la Coupe, de l'emporter de justesse sur un F.C. Sète trop incomplet et un F.C. Rouen loin de sa bonne forme. Voici les buts rouennais en danger sur centre de l'ailier gauche du Racing, Mathé, qu'on aperçoit au loin, minuscule entre les poteaux de buts.



RACING-ROUEN (3-2). — Corner contre le Racing. Malgré Rio qui saute, et Nicolas dans l'attente, prêt à bondir, la balle est pour Zivkovitch, promu pour la circonstance demi-centre du Racing, au lieu et place de Jordan.



EN ATTENDANT QUE SOCHAUX ET SETE se soient départagés, toute l'équipe rouennaise suit des yeux la partie qui se déroule. Est-il besoin de citer chacun? On ne le perd pas, puisque tous les équipiers sont là, entre leur président, A. Trochon, à l'extrême droite, et leur secrétaire général, M. Lecocq (à gauche), dont le plastron sorne d'une superbe régale. Parmi les Diables rouges, un Racingman, au second plan, derrière Antoinette : Banide.



ET VOICI « LIONS » FRANCIS-COMTOIS ET « DAUPHINS » LANGUEDOCIENS AUX PRISES (3-2). — La lutte au centre du terrain est des plus ardentes entre les deux équipes dont le joueur vedette fut l'Espagnol Raich, demi-centre sétois, venu de Barcelone.



LES BUTS SOCHALIENS ont été à deux doigts d'être forcés. D'un coup de tête, Cazenave a dégagé, cependant que Di Lorto, qui craignait le pire, car il avait dû abandonner ses filets, lève les bras au ciel.



LE FILM DU TOURNOI DES VEDETTES, nous le terminerons avec cet instantané pris sur les buts sétois. Là aussi, l'instant est critique. Le puissant arrière Mercier vient, en plongeant, de renvoyer le ballon de la tête, alors qu'Hoffmann (de dos) allait intervenir. Dans les filets sétois, Bouzat était prêt à la riposte. Au second plan, Abegglen attendait, lui aussi, la balle.

Les championnats d'Europe d'aviron

(Amsterdam, de notre envoyé spécial.)

Il n'est pas en Europe de bassin plus beau, plus parfait au point de vue technique et plus régulier que le « Boschbaan » sur lequel viennent de se dérouler les championnats d'Europe de la F. I. S. A., à Amsterdam. La Fédération hollandaise peut se vanter de posséder le plus merveilleux stade nautique d'Europe, car seul le Rotsee, à Lucerne, peut prétendre l'approcher. Encore faut-il vous dire que le Rotsee est un lac naturel au milieu des montagnes et que, si le parcours des courses à l'aviron a été tracé sur 2 000 mètres en ligne droite, les contours n'en sont pas réguliers.

Au Boschbaan, rien de tout cela. Voici seulement quatre années, il n'y avait pas d'eau (pourant Dieu sait si ce pays en est riche !). Un terrain plat uniformément, pour tout dire, un polder. Sur une décision du Conseil municipal d'Amsterdam, mille deux cents chômeurs se sont mis au travail, ont pioché, creusé, bâti, cimenté, et maintenant il existe un bassin (véritable piscine) de 2 200 mètres de long sur 65 de large et 2 mètres de profondeur.

Ce merveilleux stade rectangulaire servira également de bassin de natation, de piste de hockey sur glace et de patinoire en hiver. En dehors de cela, une tribune placée à l'arrivée pouvant contenir 2 400 personnes et sous laquelle existent : un bureau de presse, une salle de réception, un centre radiophonique, un centre téléphonique, une imprimerie, etc., enfin une installation de vestiaires pour les rameurs et de garages à bateaux avec pontons d'embarquement, le tout bénéficiant de la technique la plus moderne.

Quand je vous aurai dit que deux routes, une pour bicyclettes, l'autre pour voitures, longent la rive, vous pourrez vous faire une idée exacte du théâtre des championnats d'Europe 1937 et de la précision avec laquelle ils ont été préparés.

Le programme des championnats d'Europe d'aviron comprend sept épreuves. Ce sont, dans l'ordre : quatre barrés, deux sans barreur, skiff, deux barrés, quatre sans barreur, double-scull et huit.

Douze nations étaient, cette année, engagées dans ce tournoi : la France, l'Italie, la Hollande, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Yougoslavie, l'Allemagne, le Danemark, l'Autriche, la Suisse, la Pologne et la Belgique. Hélas ! dès la première journée de vendredi, nos rameurs devaient se montrer bien inférieurs. Seuls, notre double-scull Jacquet-Giriat (Rowing-Club de Paris-S. N. Basse-Seine) et notre deux avec barreur Bouton-Sauvestre, de l'Aviron Vichyssois, avec des fortunes diverses dominèrent nettement le lot de notre représentation et s'élevèrent au niveau de la classe internationale. Après la première journée, le bilan s'avérait désastreux pour la France.

Certes, en désignant pour Amsterdam des rameurs tels que les Lecuirot, les Vanderbotte, les Guelpa et autres, sur la brèche depuis quinze ans, nous ne pouvions espérer briller d'une manière éclatante. Le poids des ans se fait durement sentir dans le camp des rameurs français ; il devient urgent de rajeunir les cadres et surtout de s'occuper intensivement des jeunes dans nos clubs. Depuis six ou sept ans, la délégation française comprend toujours à peu près les mêmes rameurs, interchangeables ; aussi, d'année en année, voyons-nous ceux-ci retrograder au lieu de progresser. Les championnats d'Europe 1937 auront été particulièrement durs pour l'aviron français, mais cette leçon n'aura pas été inutile si elle réussit à faire comprendre à certains que l'âge de la retraite a irrémédiablement sonné, et aux jeunes qu'il faut travailler pour réussir. L'aviron est ainsi fait qu'il est plus qu'aucun autre sport à l'image de la vie.

Une étoile monte au firmament, brille puis s'éclipse pour laisser la place à une autre... Ainsi les années se suivent et ne se ressemblent pas en aviron. Avant-hier c'était la Hongrie. Hier l'Allemagne, avec ses sept titres olympiques. Aujourd'hui, c'est-à-dire les championnats d'Europe d'Amsterdam, c'est la renaissance italienne.

A dire vrai, l'Italie ne s'est jamais laissée distancer depuis ces dernières années, et l'Allemagne est toujours aussi redoutable. Il est même curieux de remarquer que ce sont deux pays à régime autoritaire qui tiennent le haut du pavé dans ce sport de l'aviron ou l'esprit d'équipe est roi.

Les rameurs italiens sont tous de beaux athlètes grands et forts et merveilleusement bien entraînés. Leur tenue en course est remarquable, ils possèdent tous des réserves d'énergie et un dynamisme incroyables. Aucune équipe italienne ne termina un parcours sans un enlèvement remarquable élevant souvent la cadence à plus de 40 coups d'aviron à la minute.

Il est toujours très curieux de comparer les différentes sortes de style pratiquées par les nations. Si les Italiens possèdent une manière très personnelle de ramer avec leur retour sur l'avant extrêmement rapide, par contre les autres pays oscillent entre l'orthodoxie et le fairbairnisme.

Les Allemands pratiquent de plus en plus une méthode de Fairbairn très accentuée. Repêches sur eux-mêmes ils ne font qu'un seul bloc et ont un travail des jambes extrêmement efficace. Les Suisses, par contre, semblent balancer beaucoup plus les coups que le fameux quatre zurichois de 1935-1936 ; ils ont dosé le Fairbairn et l'orthodoxie.

Enfin, le type certain du beau rameur, selon



AMSTERDAM. — En haut, le quatre rameurs sans barreur : (1) Allemagne, (2) Hollande, (3) France. Au dessous, le huit rameurs avec barreur : (1) Danemark, (2) France.

les vieux principes, est incarné par Verey le sculler polonais. Tous ses mouvements sont impeccables et l'on chercherait vraiment une faute dans son attaque rapide et sûre, sa passe dans l'eau et son dégage net, son balancement du corps d'avant en arrière. Son rival, l'Autrichien Hasenorhl est également un sculler remarquable mais il est surtout beaucoup plus puissant, gardant le dos rond au dégage au lieu de rejeter ses épaules en arrière comme Verey, il est moins beau à voir. Cependant son travail dans l'eau est remarquable.

Ce n'est pas par défaut ou absence de style (Banos mis à part) que les rameurs français se sont fait distancer. Bien au contraire, dans presque toutes les courses nos équipes étaient plaisantes à voir. Mais la s'arrêtaient nos possibilités. Nous sauvons la forme au détriment du fond, nous gardons l'allure sans vouloir travailler la passe dans l'eau. Ainsi nos rameurs tiennent-ils la dragée haute pendant 500 ou 1 000 mètres puis se laissent distancer. Dans toutes les épreuves la remarque suivante revient comme un leitmotiv : « La France rame trop léger ».

★

Les championnats d'Europe 1937 auront été peu favorables aux couleurs françaises.

Éliminés dans six épreuves malgré une défense magnifique et une course énergique de Jacquet-Giriat en double scull, ceux-ci succombèrent de très peu en repêchage derrière les Hongrois, deuxième en finale. Il ne nous restait plus qu'à reporter nos espoirs sur le deux barré de l'Aviron Vichyssois Bouton-Sauvestre, vainqueur des Hollandais.

Cependant, c'eût été une folie de croire à la possible victoire, car ils avaient contre eux en finale les champions olympiques allemands et les tenants du titre européen : les Italiens.

Seuls des Français parvenus en finale, ils se défendirent comme des lions mais ne purent jamais accrocher les leaders. Luttant désespérément contre la Pologne, ils gardèrent longtemps la troisième place. L'expérience de Bouton ne pouvait suppléer à la jeunesse et au manque de métier de Sauvestre. A leur décharge, il faut constater qu'ils ramèrent très bien de bout en bout.

Moins puissants sans nul doute que leurs rivaux, ils n'arrachèrent pas leur fin de « coup » comme eux. Que Sauvestre apprenne à bien appuyer son coup d'aviron dans l'eau et cette équipe sera pleine d'avenir.

Cette journée de finales a vu s'affirmer la

supériorité de l'Allemagne qui vient de s'adjuger quatre titres : les quatre avec et sans barreur, le deux barré et le double scull. Il s'en est fallu de peu que le deux sans barreur ne lui revienne, une mauvaise direction de cette équipe lui a valu d'être disqualifiée.

La renaissance italienne éclate dans son triomphe en huit et sa victoire en pair oar. Le « huit » surtout fut comme il se doit l'une des épreuves les plus passionnantes de la journée.

Les quatre finalistes se tinrent jusqu'aux 1 500 mètres dans une demi-longueur, mais l'Italie et l'Allemagne se détachèrent et ce fut alors un duel de toute beauté entre ces deux équipes. Un écart d'une seconde seulement les séparait à l'arrivée.

La Suisse acquit une bonne victoire en skiff avec Studach, mieux lesté dans la vague que l'Autrichien Hasenorhl. Elle joua de malchance en quatre sans barreur. Sa très belle équipe menait encore par une longueur aux 1 900 mètres sur l'Allemagne lorsque le quatre fit une embardée et lâcha son aviron.

Les championnats d'Europe 1937, d'une haute valeur sportive auront été les dignes successeurs de leurs aînés et des splendides Jeux de Berlin.

Jean Lenoir.

Poids et haltères

En vue des championnats du monde de force qui auront lieu à Paris le mois prochain, la F. F. P. H. a procédé à Nice à une ultime sélection.

Louis Hostin notre double champion olympique s'est de nouveau signalé par une belle performance. Le Stéphanois battit avec 123 kilos son propre record du monde de l'arraché à deux bras qu'il avait établi en juin dernier avec 122 kilos.

En totalisant 377 kg. 500 sur les trois mouvements olympiques, total qui dépasse de 5 kilos celui qu'il réalisa aux Jeux de Berlin, Hostin prit la première place au classement général.

Les autres catégories virent le triomphe de Ch. Duverger (plume), R. Duverger (léger), Allène (moyen) et Florent (lourd) seul ce dernier fournit une bonne performance avec un total de 370 kilos. Les autres montrant que nous sommes actuellement stationnaires.

NOS RENTES A L'ABRI DE LA SPECULATION

Le grand public ignore en général que le volume des transactions effectuées chaque jour sur les principales catégories de fonds d'Etat demeure extrêmement réduit.

Conséquence, longue à disparaître, de la crise boursière que nous avons connue depuis six ans. Peu d'achats, peu de ventes.

Dès lors, dans un marché à peu près vide, la moindre offre, sans contre-partie immédiate, fait tomber les cours dans des proportions qui défilent toute vraisemblance.

Il était nécessaire, en ce qui concerne les fonds d'Etat, qu'une garantie positive fût donnée à l'épargne contre des aléas de ce genre. C'est le rôle que pourra jouer le fonds de soutien des rentes qu'un récent décret-loi vient de créer.

Grâce aux disponibilités de ce fonds, dont l'ampleur — 6 milliards — est telle qu'aucune spéculation, si bien armée soit-elle, ne pourrait lui faire échec, l'épargne reçoit une première certitude : c'est que le cours des fonds d'Etat ne pourra désormais, en aucun cas, être manœuvré « du dehors », qu'aucune action de surprise ne pourra venir troubler le marché, et que le relèvement progressif des cours, qui doit résulter de la politique financière et générale du gouvernement, ne pourra être interrompu par aucun accident, par aucun de ces reculs passagers dont l'éventualité retarde souvent les achats du public averti.

Désormais, par conséquent, le marché des rentes offre un terrain solide où l'on peut s'engager sans crainte aucune de ces déceptions dont la raréfaction des affaires rendait jusqu'ici le risque menaçant.

A soi seul, un tel résultat est considérable. Il est en effet de nature à dissiper l'esprit de spéculation qui prévaut depuis très longtemps en France. Etre certain qu'il n'y a plus lieu de redouter une perte en capital lorsqu'on doit mobiliser un portefeuille de rentes, avoir au contraire des raisons d'espérer des plus-values sensibles sur un placement de ce genre, cela provoquera bientôt, aussitôt que le grand public aura pris peu à peu conscience de cette situation nouvelle, un courant d'achats soutenu des fonds d'Etat. Et il n'en faut point tant, sitôt que cette démonstration aura été faite, pour que les cours des rentes accusent un redressement spontané et durable.

En définitive, le fonds de soutien se trouvera avoir agi sur le marché beaucoup plus par sa présence et par l'immensité de ses possibilités d'action que par l'ampleur de ses interventions réelles.

Si l'on songe que la Caisse des Dépôts, dont les achats et les ventes exercent déjà une influence bien nette sur le marché des rentes, ne disposait que de quelques centaines de millions par an au maximum, tandis que le fonds de soutien possède plus de 6 milliards, on en conclura facilement que le contrôle du marché appartient désormais intégralement à nos autorités financières.

C'est donc une ère nouvelle qui s'ouvre pour nos fonds d'Etat.

Grâce au fonds de soutien, les premiers épargnants qui auront eu confiance dans le redressement progressif du crédit public seront ceux qui en profiteront le plus sûrement et le plus largement dans les mois à venir.

TOUS LES SPORTS

A L'ASSAUT DU PIC DU MIDI A MOTO



Le coureur motocycliste G. Bernard, qui effectue dans les Pyrénées des essais de prototypes destinés à la motorisation de l'armée, a profité de son séjour à Barèges pour commémorer et renouveler en partie sa magnifique performance de 1927.

A cette époque, en effet, et alors qu'aucune route n'existait encore dans ces parages que seuls pouvaient violer le sabot des mulets ou le soulier clouté des pyrénéistes, Bernard grimpait à motocyclette les dix kilomètres de sentiers abrupts qui reliaient le pied du Tourmalet au sommet du pic du Midi de Bigorre à 2.877 m. d'altitude.

Aujourd'hui, après la construction de la splendide route à péage, il ne reste plus pour atteindre l'observatoire que deux kilomètres environ de lacets.

Bernard les a franchis de nouveau ce 12 août, dix ans après sa première tentative en présence d'une foule nombreuse de touristes et de sportifs.

M. le colonel Keller, secrétaire général de la présidence du Conseil, assisté de diverses personnalités militaires et civiles, assistait à cette démonstration du sommet du pic, aux abords de l'Observatoire physique du globe.



Voici trois photos prises au cours de la tentative réussie de Bernard. A gauche, l'escalade d'un lacet ardu. A droite, en haut, Bernard, près du sommet, rencontre le champion de ski, Vignole. Au-dessous, la descente... qui donne une idée de la difficulté de la montée.

Bernt Rosemeyer a pris sa revanche à Pescara

Le seul intérêt de la Coupe Acerbo consistait à savoir si les nouvelles douze cylindres Alfa Romeo que l'ingénieur Jano vient de construire, seraient de taille, comme les Italiens l'espéraient à tenir tête aux redoutables voitures allemandes.

Or, une seule voiture put être présentée au départ et Tazio Nuvolari qui la conduisait après quatre tours de lutte inégale s'arrêta et confiait le volant à son camarade d'écurie, Giuseppe Farina qui quatre tours plus tard abandonnait.

Le désappointement des Italiens qui espéraient beaucoup en ces nouvelles voitures est grand. Mais il eût été miraculeux que, pour leur première sortie en course, ces voitures puissent mettre en difficultés les voitures allemandes, qui rendent actuellement leur maximum.

Mais comme il fallait s'y attendre, les voitures Auto Union légèrement plus puissantes que les Mercedes ont été sur ce circuit sinueux d'une part, et rapide d'autre part, légèrement favorisées. Et c'est le meilleur homme de l'équipe, le jeune Bernt Rosemeyer qui avait déjà triomphé l'an dernier, qui s'octroya la victoire après avoir mené la course presque de bout en bout, sauf au neuvième tour, au moment où Caracciola le dépassa à la faveur d'un arrêt provoqué par un changement de roues.

Rosemeyer n'eut plus aucune peine par la suite à reprendre la première place et la conserver jusqu'à la fin, puisque Caracciola à son tour devait abandonner. Le jeune vainqueur du Grand Prix de Monaco, Manfred von Brauchitsch, qui a semblé avoir pris le meilleur sur la déveine qui le poursuivait depuis quelques années, s'est classé deuxième à deux minutes du vainqueur, devant Muller, Louis

Fagioli et Caracciola qui avait relayé Richard Seaman.

Belmondo s'est classé ensuite devant Raymond Sommer qui ne pouvait rien faire, avec une voiture infiniment moins rapide. En lever de rideau de la Coupe Acerbo, une course a été organisée sur six tours du circuit pour les pilotes des voitures de 1.500 cmc.

Elle a été gagnée par l'Italien Rocco qui conduisait une Maserati, devant Ettore Bianco. Cette course aurait été plaisante à suivre si un accident assez grave n'était venu l'attrister. Les voitures de Tongue et de Ermini Pasquino s'étant accrochées, celle de Pasquino fut projetée dans la foule où elle faucha quatre spectateurs.

Avant le 31 août, une prime de un million sera offerte au constructeur français qui réalisera, avec une voiture conforme à la nouvelle formule, la meilleure performance sur 200 kilomètres du circuit routier de Montlhéry. Trois compétiteurs sont sur les rangs. Bugatti avec une 4 litres 500, l'écurie Bleue avec une 12 cylindres Delahaye et enfin Emile Petit qui ressort sa Sefac mais modifiée, puisque son moteur est un 3 litres (deux groupes de 1.500 cmc accouplés) à compresseur.

Les premières tentatives devaient être faites mercredi mais on sait que Jean-Pierre Wimille qui devait conduire la voiture a été légèrement accidenté, ainsi que Ralph, qui l'accompagnait, en revenant de Baulieu à Paris.

Il ne pourra guère faire sa tentative avant une dizaine de jours, mais entre temps gagnons que René Dreyfus d'une part avec la Delahaye et que Jean Trémoulet et Eugène Chaboud avec la Sefac se seront mis en piste!

Georges Fraichard.

Les athlètes américains à Orléans

Les athlètes américains qui rencontreront dimanche au stade de Colombes les meilleurs athlètes français au cours du meeting de l'Exposition ont été auparavant faire une petite promenade à Orléans.

Ce fut pour les Américains l'occasion de remporter toutes les épreuves où ils s'alignèrent. On doit toutefois noter qu'ils réalisèrent dans l'ensemble d'assez bonnes performances. Parmi les résultats de qualité, mentionnons tout d'abord le saut à la perche de 4 m. 30 réalisé par Varoff. Après avoir aisément passé 3 m. 70 et 3 m. 90, l'Américain passa 4 m. 10, puis 4 m. 30. Mais, en essayant de battre le record du monde avec 4 m. 48, Varoff se blessa à la cheville et dut abandonner.

Cornelius Johnson, en hauteur, prit la première place avec 1 m. 90, manquant de peu un essai à 2 mètres. Quant à son homonyme, Ben Johnson, c'est très aisément qu'il remporta le 100 mètres plat en 10 s. 3/5, temps qui égale le record de France. Il devait d'ailleurs s'attribuer également l'épreuve du 200 mètres plat, battant Bluguet et Boisset et réalisant un temps égal au record français de Moulion. Le 400 mètres fut gagné par Belcher en 49 secondes, juste, devant le Fugate Charles qui ne put jamais l'inquiéter. Le 800 mètres vit Robinson partir en tête et terminer de même.

Patterson et Kirtpatrick prenant les deux premières places au 110 mètres haies et Patterson renouvelant son exploit aux 400 mètres haies. Au lancement du poids, nette supériorité de Allee qui bat de près de 3 mètres Pitté, et au lancement du disque le recordman américain Carpenter se classa premier avec près de 47 mètres, mais dans cette épreuve notre compatriote Pitté parvint à distancer l'Américain Allee.

A WHITE-CITY

l'Angleterre a battu l'Allemagne

POUR la première fois dans l'histoire de son athlétisme, la Grande-Bretagne vient de battre l'Allemagne et prendre sa revanche de quatre défaites successives. Deux points d'écart séparèrent seulement les deux équipes à l'issue du match qu'elles se livrèrent sur la piste de White City.

Au début de la rencontre, les Britanniques confirmèrent, ce que chacun sait, à savoir leur nette supériorité dans les épreuves de courses, menant alors par 37 points à 18. Ils remportèrent toutes les épreuves à l'exclusion des 880 yards, où l'Allemand Harbig s'avéra nettement supérieur à Collyer et Handley. Les sprinters britanniques Sweeney et Holms distancèrent nettement au 100 yards le champion allemand Borschmeyer. Ce dernier terminait derrière Holms, vainqueur du 220 yards.

Aux 220 yards et 440 yards, les Britanniques prirent également les deux premières places, de même que dans l'épreuve du 120 yards haies. Par contre, les Allemands totalisèrent le maximum de points dans les concours où seul le Britannique Newman prit au saut en hauteur une seconde place.

Les deux équipes étaient à égalité avant que ne se dispute l'épreuve de relais qui permit, grâce à un bel exploit de l'Anglais Braun dans le 880 yards, à l'Angleterre de remporter le match. Parmi les autres performances dignes d'être mentionnées, signalons le lancement du poids de l'Allemand Woelke qui, sous une pluie battante, réussit 15 m. 98, établissant un nouveau record d'Angleterre pour étrangers. Sweeney fit une course excellente dans le 100 yards qu'il gagna en 9 secondes 9/10, malgré l'état de la piste très lourde.

Comment ils passent leurs vacances⁽²⁾

Jean URRUTY

« J'arrive de Russie, et je considère un peu ce voyage comme mes vacances. Des vacances ! Mais justement la saison bat son plein pendant les vacances des autres. Dès les premiers beaux jours, je joue sur les frontons spécifiquement basques, et, comme on dit au pays, « pour les étrangers ». Je considère, cette année, la pelote comme du repos, car dès octobre, je tournerai à nouveau mes efforts vers le tennis. »

Raymond BOISSET

« La liberté que me donne la fin de mes études universitaires, je l'emploie à voyager. Après un court séjour dans ma famille, en Aveyron, tout près de Villefranche-de-Rouergue, je me suis remis entièrement à la course à pied. Et je passe agréablement mes congés en visitant les pays étrangers et en prenant part à diverses manifestations internationales. Cette année, après Berlin et Munich, je vais voyager un peu, puis je participerai aux Jeux Universitaires de Paris. »

JACQUET

« Pour l'instant, toute mon activité est portée sur la compétition. Les championnats de France sont terminés, dans huit jours les championnats d'Europe à Amsterdam; quelques jours en Hollande, puis il ne sera plus question pendant longtemps de parler d'aviron. Adieu le canot, je file vers le Loiret me mettre « au vert », et si je dois pratiquer un sport, ce sera le vélo, mais en bon touriste, du petit vingt à l'heure sans se presser. »

HEINCKELE et CASAMAYOU

« Des vacances, mais certainement ! Nous y pensons dès qu'il fait du soleil, et jusqu'au début de l'automne. Nous partons tous les deux et, entre les loisirs que nous laissent les compétitions officielles, nous allons un peu partout, en France, présenter notre numéro de plongeurs. C'est, pour nous, nos meilleures vacances. »

BERTOLINO

« Des vacances ! Non pas. Pendant la belle saison, et profitant de mon congé annuel, j'essaie de m'améliorer au contact des grands champions; je suis on ne peut plus heureux d'abandonner l'établi et l'usine de la banlieue parisienne pour participer à des épreuves en province et à l'étranger. Cette année, pour la première fois depuis longtemps, je vais passer quelque temps en Italie, sans, pour cela, cesser de m'entraîner. »

Mlle LENOIR

« Délaissant les pointes et mes leçons de chant, quand vient la période des vacances, je n'ai qu'un but : partir à vélo. Avec un groupe de camarades, nous faisons de longues randonnées à bicyclette, du véritable cyclo-tourisme, et parfois même du camping. J'adore également le tourisme nautique, et lorsque nous descendons lentement le fil de l'eau, je suis bien loin de songer à la course à pied et à ses gloires. »

René LE GREVES

Le Greves ne quitte jamais Speicher. Il habite la banlieue et l'été, lorsqu'il est libre, il reste chez lui. L'hiver, où va Speicher, on retrouve Le Greves. Il aime tout particulièrement la Côte d'Azur, où il ne fait strictement rien, promenant son large sourire le long de la Croisette, à Cannes.

WINTER

« Dès ma permission en poche, je quitte l'uniforme militaire et file vers l'Alsace. Dans un coin charmant, dans les environs de Ribeauvillé, je ferai bien des choses, mais sûrement pas de compétitions. Footing, canotage, baignades, vie au grand air et occupations de jardinage, voilà mes principales préoccupations. »

Mlle MOTTO

« J'aime tant la natation que, même en vacances, je ne peux cesser de m'y adonner, je nage, il est vrai, pour mon plaisir. Les championnats terminés, adieu les études, car je file en Bretagne, où mes distractions favorites seront la natation, le canotage et la pêche en mer. Pour la pêche, inutile de lancer des invitations, je l'aime tant que j'y passerai des journées entières. »

Mlle NICOLAS

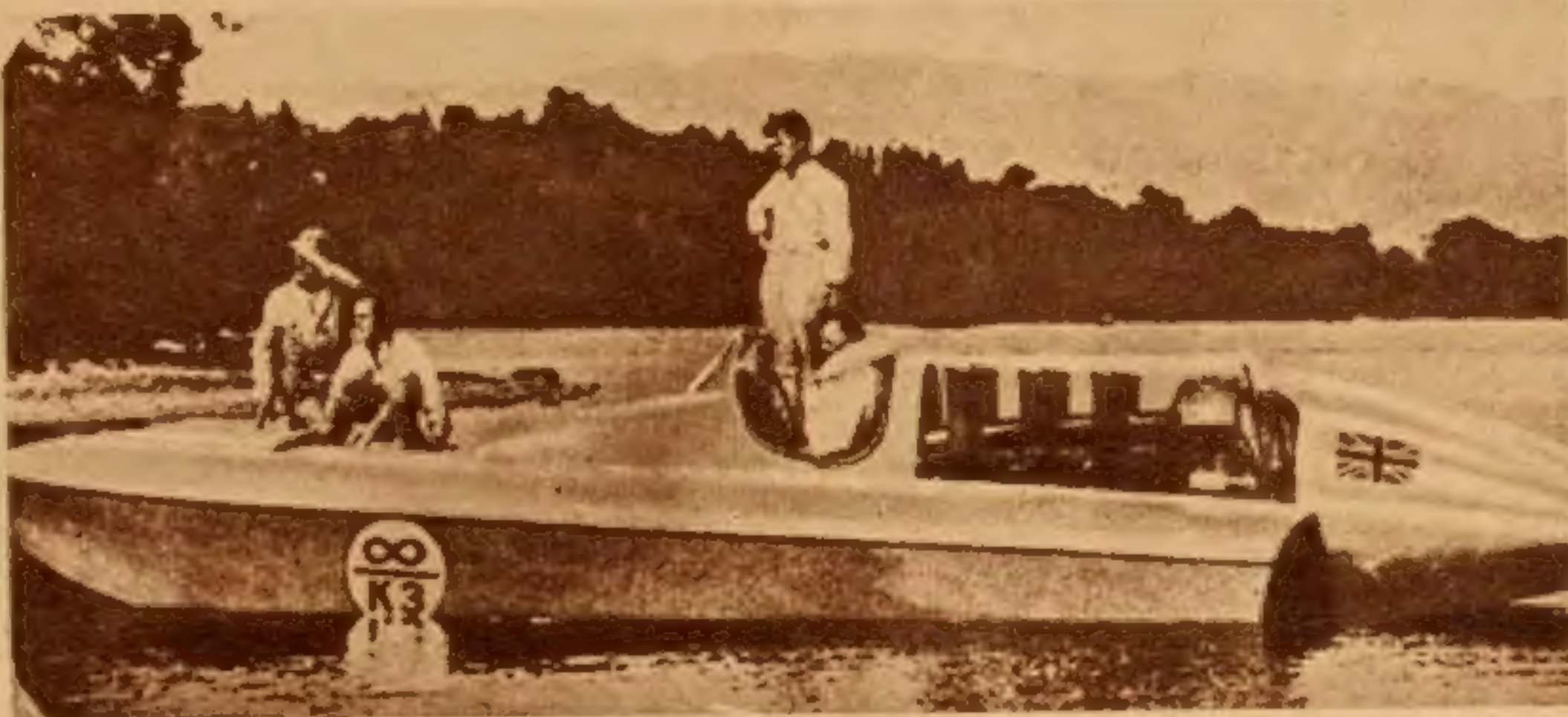
« Dès que l'Ecole Irène-Popard a fermé ses portes, adieu les leçons de culture physique et de danse rythmique. Je me consacre entièrement à mes élèves, mais les vacances, pour moi, ce sont surtout les voyages que je fais à l'étranger. Outre qu'ils me permettent de m'améliorer au contact des championnes, ils sont pour moi un ravissement, car j'adore voyager. Voir du pays, quel plus beau rêve ! »

Jean TARIS

« Finies, les vacances d'été, aux Sables-d'Olonne, maintenant me voilà directeur de piscine et, à mon tour, je guette les vacances des autres; car, profitant de leur liberté, ils viennent dans mon établissement s'initier aux secrets du crawl et de la brasse. »

Campbell, l'homme le plus vite du monde, à Locarno

Voici plus de douze ans qu'il ne nous est pas parvenu de nouvelle aussi sensationnelle de Locarno. Le fameux coureur anglais sir Malcolm Campbell a décidé de venir installer son champ d'entraînement au bord du lac Majeur. On attend incessamment l'arrivée du sportsman avec son grand canot de course, le *Blue Bird* qui était construit sur ses propres indications. Les initiés étaient, à la vérité, au courant de cet événement depuis quelques jours et savaient qu'un avion spécial avait amené à Locarno le chef-mécanicien de Campbell, pour y reconnaître sur place les possibilités de réaliser les projets du célèbre recordman, et en particulier pour se rendre compte des conditions climatiques, du vent et de l'installation éventuelle d'un parcours d'entraînement pour les essais du *Blue Bird*. Des renseignements, recueillis par le



chef-mécanicien, il ressort que l'endroit envisagé par Malcolm Campbell, sur le lac Majeur offre les possibilités les plus favorables qu'on puisse imaginer pour son projet. Le télégramme apportant l'acceptation définitive de Campbell vient d'arriver à Locarno, immédiatement après le retour du chef-mécanicien à Londres et la remise de son rapport.

Le parcours d'entraînement prévu s'étend sur près de sept kilomètres et demi et commence à peu près à l'endroit où la voie ferrée du Gotthardbahn longe le lac Majeur, dans la région de Tenero. Il se termine sur la rive opposée à Locarno, au point connu sous le nom de Gomborogno, près de Orto Gerra. A peu près à mi-chemin de ce parcours, on édifiera un hangar pour le *Blue Bird*, et on installera également des pylônes permettant de chronométrer les temps atteints par l'appareil.

LE COIN DU DOCTEUR

Un sportif de Molineux. — C'est indiscutable, vous avez des aptitudes pour les sports de « force et détente ». En raison de votre âge évitez la compétition, mais perfectionnez votre technique, cela suffira comme exercices pour votre développement musculaire.

G. Renaux (Paris). — En effet, il existe une méthode utilisant les injections sclérosantes. A ce sujet, comme votre cas semble bénin, vous m'avez intérêt à demander un avis à votre médecin traitant avant de consulter un spécialiste.

Un sportif ennuyé. — 1° Tout dépend de l'intensité de votre « travail ». Pour vous donner un avis plus autorisé, il faudrait vous voir. Consultez donc votre médecin traitant. 2° A la rentrée vous pourriez demander à passer une visite (c'est gratuit) au service de « Consultation physiologique » de l'Intransigeant. 3° Un livre susceptible de vous intéresser : « Soyons forts », par le docteur Ruffier.

Jean de Berre. — Même remarque (2°) que pour le correspondant précédent.

René Vanilles (Versailles). — Le résultat indiqué est intéressant mais... ne forçons pas notre talent ! Vous avez encore le temps. Donc, entraînez-vous, d'accord, mais ne méprisez pas l'éducation physique rationnelle.

J. Guilloux (Serignac). — Vous auriez intérêt à faire de la natation, brasse plus particulièrement. Comme ouvrage (que vous pouvez vous procurer à la Librairie de l'Auto) prenez celui qui est signalé ci-dessus.

Un sportif. — L'exercice en tout est un défaut. Or vous paraissiez rai-

Écrivez-nous... Nous répondrons ici

(Pour toutes correspondances dans ce courrier, écrire à la rédaction de « Match », 25, rue d'Aboukir, Paris-2°.)

sonnable. Donc, vous pouvez continuer à faire du vélo. En dehors, si vous en avez la possibilité, faites de la culture physique et de la brasse.

Jacques Valentin. — Merci pour votre intéressante lettre. Nous aurons, en effet, l'occasion de traiter prochainement du « doping ». Docteur Ph. Encausse.

★
■ Toine et Paul. — 1° Antonin Maene est âgé de 33 ans et est né à Lirac. 2° Roger Lapébie est né le 16 janvier 1911 à Bayonne. 3° Robert Charpentier est passé professionnel cette saison.

■ Jo admirateur d'Archambaud. — 1° Maurice Archambaud est né le 30 août 1908 à Châtillon. 2° Écrivez-nous, nous ferons parvenir.

■ A. X. + B. = 80. — En 1936, Sylvère Maes gagna le Tour de France en 142 h. 47 m. 32 s. devant Antonin Maene en 143 h. 14 m. 27 s. et Félix Vervaecke en 143 h. 15 m. 25 s.

■ Un lecteur de « Match » à Craponne — Maurice Châtel — Un lecteur des plus assidus — L'as de la raquette — Brenet. — Avons transmis aux intéressés.

■ Un client fidèle de « Match ». — Ne pouvons, dans ces colonnes, vous donner la somme exacte gagnée par les coureurs pendant et après le Tour; cela dépend de leur classement et des contrats.

■ X... — En règle générale, les licences sportives se renouvellent chaque année.

■ Chantal. — 1° Charles Pélissier vient de terminer sa journée avec un cirque. Il est fort probable que nous le reverrons prochainement en compétitions. 2° Vous pouvez trouver ces photos en vous adressant à l'Agence France-Presse, 100, rue Réaumur.

■ Testa-Nabo-Toni. — C'est en 1930 que l'Italien Binda remporta l'étape Hendaye-Pau du Tour de France.

■ Raymond Roques. — Ne connaissons pas de coureur du nom de Trouzel, veuillez nous fournir plus amples détails.

■ Henri Bayasse. — Mariano est âgé de 27 ans et Félix Vervaecke, de 30 ans.

■ Un fervent du saut et de la course. — Il vous faut prendre conseil d'un moniteur.

■ Un adepte du saut en hauteur. — Votre performance est moyenne mais vous incite à persévérer.

■ Georges Debande. — Avons transmis à Galateau.

■ Un cycliste algérien. — Vous trouverez ce livre à la Librairie de « l'Auto », 10, boulevard Montmartre, Paris.

■ André Caron. — Nous vous avons transmis les numéros désirés.

■ Un sportif Bugnois. — Aux Jeux Olympiques de Berlin, Jesse Owens gagna l'épreuve du 100 m. en 10" 3/10 devant Metcalfe et Osendarp. Egalant le record du monde détenu par le Canadien Williams et le record olympique qui appartenait à l'Américain Tolan.

■ Pierre Bernard. — De tous les coureurs ayant disputé un ou plusieurs Tours de France, c'est André Leduc qui s'est adjugé le plus grand nombre d'étapes, 23. Derrière lui viennent Franz, 20, Faber, 19, Alavoine, 17, Charles Pélissier, 16, Trousselier, Thys et Jean Aerts, 12, Di Paco, 11, Henri Pélissier, 10, etc.

■ Une sportive. — L'adresse de Fémina-Sports est 3, avenue de la Porte-d'Orléans, Paris.

■ Un fervent de la boxe. — Les différentes catégories de boxe sont les suivantes : poids mouches, 50 kg. 802 ; poids coqs, 53 kg. 524 ; poids plumes, 57 kg. 152 ; poids légers, 61 kg. 235 ; poids mi-moyens, 66 kg. 678 ; poids moyens, 72 kg. 574 ; poids mi-lourds, 79 kg. 378 ; poids lourds, au-dessus de 79 kg. 378.

■ P. V. à Paris. — Marcel Thil est né à Saint-Dizier le 29 mai 1904, il mesure 1 m. 72 et boxe comme poids moyen en général.

■ Emile Tarvete. — Avons transmis à notre service France-Presse, 100, rue Réaumur.

■ Vive Vicini. — 1° Le challenge du meilleur grimpeur fut remporté par le Belge Félix Vervaecke. 2° L'Italien Vicini se classa 3° derrière Berrendero. 3° Tout dépend de la classe et des contrats qu'ont eus les coureurs à l'issue du Tour de France.

■ Roger, à Gonnesse. — 1° Avez donné adresse incomplète. 2° Le meeting d'athlétisme avec la participation des athlètes américains aura lieu le 22 août, à Colombes. 3° Le coureur cycliste allemand Sieronski mesure environ 1 m. 80.

■ J. J. Havre. — Le coureur Corentin Cadieu, retiré des compétitions réside à Brennilis, par Laleuilles (Finistère).

■ Toto - Dumont - Javard - Le lys dans la vallée - Jean Le Say - Coupe Davis - Une charlamaine sportive. — Avons transmis aux intéressés.

■ Paul P. — Plusieurs modifications seront apportées au Tour de France 1938 qui passera par la Bretagne, ainsi que par Strasbourg et Reims.

■ E. Vel. — Marcel Bidot se classe 30° du Tour de France 1932.

■ Poulet, à Hiron. — Le premier Tour de France couru après guerre fut disputé en 1919. La plus longue étape était les Sables-d'Olonne-Bayonne, 482 km. suivie de Metz-Dunkerque, 468 km.

■ Un Bordelais. — C'est la 34° fois que Max Schmeling traverse l'Atlantique pour se rendre aux États-Unis.

■ Un dribbler. — Depuis la création du tournoi interarmées, l'armée belge a

remporté 7 victoires, l'armée britannique 6 et l'armée française 2.

■ Paul de Carotte. — Il est difficile d'établir ce classement. Il nous faudrait savoir s'il s'agit de route, vitesse, demi-fond, omnium, etc...

■ Paul et Lucien. — Jack Mac Avoy est né en Angleterre en 1908. C'est le 3 décembre 1934 qu'il battit par k.o. à Manchester, Kid Tunero au 7° round.

■ Un émule de Gaudin. — 1° Au championnat olympique de Berlin, le tournoi individuel de fleuret fut remporté par l'Italien Gaudin. L'Italie devait d'ailleurs triompher par équipes devant la France et l'Allemagne. 2° Au fleuret nouvelle victoire de l'Italie grâce à Franco Riccardi et par équipes devant l'Allemagne et la France.

■ M. Planchet. — Écrivez-nous, ferons parvenir.

■ Quelques lecteurs de « Match ». — 1° Roger Lapébie actuellement militaire fut à plusieurs reprises suraillat. 2° Il est marié et père d'une fille.

■ Renard sprinter. — Lapébie ne participait pas au Tour de France 1936.

■ Georges Carrié. — L'Union des Sociétés Françaises d'Aviron, 87, rue Saint-Lazare, à Paris, peut seule vous fournir ces palmiers.

■ Une exilée - Edmond Raynal. — Avons transmis aux intéressés.

■ Champion en herbe. — Fédération Française d'Athlétisme, 45, rue de Clugy, Fédération Française de Boxe et U. V. F., 24, boulevard Poissonnière. Fédération Française de Natation, Piscine des Tourelles, Paris.

■ Un savoyard. — Le Tour de Suisse fut créé en 1933 à l'intention des professionnels, il est actuellement disputé sur 7 étapes d'un parcours de 1.600 à 1.800 km. Quant au Tour d'Italie, sa création remonte à 1909.

ACHILLE aux pieds nickelés.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 234 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

Quelques suggestions pour améliorer nos performances en athlétisme



Nous ne savons pas si les suggestions de Pellos seront retenues par les maîtres de notre athlétisme. Mais, si elles n'ont aucune chance de crédit, elles valent tout au moins par leur humour. Admirez le saut en hauteur, à la fusée; le saut en longueur où l'athlète est aspiré, tandis qu'un dispositif ingénieux le propulse par des coups de pied rythmés au derrière; la frayeur causée par l'appétit d'un lion doit faire améliorer les records des 10 au 400 mètres; pour de plus longues distances, le peintre qui zèbrera nos coureurs remplacera utilement l'entraîneur; le poids peut aller très loin, jusqu'au dégonflement des ballonnets; la perche à ressort vous lance à hauteur d'un deuxième étage; le javelot à hélice peut battre des records de distance, et les haies catapulteuses réduisent à une foulée la distance qui les sépare. Mais, ce serait trop beau!

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Dans ce numéro :

MON HISTOIRE
AVEC SA MORALITÉ

par PIERRE GALLIEN



Le champion de grand tourisme à motocyclette, Gustave Bernard, se laisse parfois tenter par l'alpinisme... On le voit ici marquer l'anniversaire de l'escalade du pic du Midi, par les sentiers muletiers, en recommençant... sa curieuse et difficile performance.